

Note de l'éditrice

Issu de deux nouvelles autoéditées (*La Métamorphose de Zéphyr* et *Le Voyage de Zéphyr*), cet ouvrage est une nouvelle édition enrichie.

L'écriture de Frédéric Bleumalt fait mouche, il touche là où cela fait mal et couche dans ses mots des vérités insupportables. Il va jusqu'au bout, jusqu'à cette fin incroyable.

Ce que vous allez lire ne vous laissera pas indemne, je préfère vous avertir.

Ariane Frontezak

Frédéric Bleumalt

Garçon fini

Éditions OLNI

23, rue Charles de Gaulle — 77700 Chessy

© OLNi éditeur — 2024

ISBN : 978-2-487106-062

<https://editions-olni.com>

*À toutes les enfances inextinguibles.
À toutes les résiliences.*

F. B.

*Et je cours de par le vent
Comme un souffle, un garnement
Tout autour y a la violence
Cachons-nous dans le silence*

*Et je cours par la lumière
Au détour d'un vent contraire
Un atout commun, divers
Un atome dans l'univers*

ODEZENNE — Garnement

Premier chapitre

La Métamorphose de Zéphyr

Il y a un truc qu'il faudrait que je dise.

Un truc que je dois dire.

Je sais pas bien par où commencer.

Faudrait que je raconte ce qui m'est arrivé lors de mes dernières vacances.

C'est là que je suis devenu adulte.

C'est aussi là que je suis mort.

Peut-être que ça veut dire la même chose.

Moi avant, je me racontais tout un tas d'histoires.

Genre... Quand je serai grand, je serai un arbre.

Grand, fier, et les adultes pourront tout juste me chatouiller les pieds.

J'aurai l'écorce dure, une infinité de bras, la tête immergée dans les nuages ; je serai invincible à toutes les agressions et les égratignures.

Genre...

Je serai une étoile de mer, tapie dans les fonds sablonneux, sous la couverture translucide de l'eau.

Non, mieux, je serai une sirène ! C'est vachement mieux une sirène. Comme ça, je pourrai élargir mes horizons de quelques

coups de nageoires et je n'appartiendrai qu'à moi.

Papa n'aime pas trop ça, que je veuille devenir une sirène. Il voit ça d'un mauvais œil. Ses yeux à lui sont toujours gris. Je crois qu'ils ont perdu leur couleur. Ils ont dû être bleus dans une autre vie.

Du coup, pour mon envie d'être une sirène, c'est un secret avec Maman.

Elle ne lui dit pas toutes les fois où je m'en vais voler ses affaires très larges et glisser mes deux jambes dans la manche de ses pulls. J'enroule les chemisiers de Maman autour de ma tête comme un bandeau, et la chevelure me pousse.

L'autre jour, il m'a surpris comme ça. Il a pas fallu longtemps pour que ma joue devienne couleur framboise. À ces moments-là, je devenais fontaine. J'avais pas d'autre choix. Pas à cause de la douleur, mais plus à cause de la honte.

D'un coup et à chaque fois, j'avais très sommeil.

Je voguais sur les vagues de mes larmes ; elles me portaient vers des ailleurs où mes aventures s'intensifiaient. Se densifiaient même.

Les claques, ce sont des portes d'accès royales vers le monde des rêves.

Je crois que Papa m'en veut de quelque chose mais je sais pas bien quoi.

On dirait qu'il cherche sans cesse un prétexte pour hurler. Que pour lui, c'est une question de survie. Autrement, il risquerait l'implosion. Papa, c'est une cocotte-minute qui crache et qui siffle. Ses longs cris mouillés me vrillent les tympans.

Alors moi, je fais attention à ce qu'il y ait aucune faille légale, rien qui dépasse. Les coudes pas sur la table, pas jouer avec la

caisse à outils, pas chanter à table, pas déranger, pas faire de bruit.

À part faire attention à rester dans les clous, ma vie à moi était simple.

Elle était merveilleuse aussi.

Grâce à Maman.

Maman, c'est un phare au milieu de l'océan.

Maman, c'est un silence bleu. Une grande mer sans plis. Elle est presque morte, on dirait. Mais pas tout à fait. Elle dit jamais rien. Ses mots, elle les distribue avec parcimonie. Elle les donne pas à tout le monde.

Papa, lui, c'est le contraire. C'est un gros ventre qui parle. Son slogan, c'est borborygmes et litanies.

(J'ai triché : j'ai regardé dans le dictionnaire.)

Papa est toujours en colère. Je crois même que c'est son métier. Il est contremaître. Son boulot, c'est distiller la peur, crier sur les ouvriers pour qu'ils continuent à travailler. Ça lui va bien. Je crois qu'il oublie de laisser son costume de chef au travail.

Du coup, il se sent un peu obligé de tout contrôler, de gronder, de jeter des éclairs dans tous les sens. Par les regards. Par les mots. Ça retentit partout dans l'appartement. Parfois, ça me tombe droit dessus. Ça me foudroie si fort que j'existe plus.

Maman, elle n'a pas une once de colère en elle.

Maman, c'est aussi un désert de nuit. On dirait que tout glisse sur elle. Plus rien ne la surprend. Elle a tout vu. Tout entendu. Des fois, je cherche du mouvement dans ses yeux comme des petits glaciers, mais elle laisse rien transparaître.

Papa, des fois, il l'appelle le frigidaire et il rigole.

Moi, je trouve pas ça très drôle.

Maman, ça l'agace un peu de rejouer les mêmes scènes, les mêmes mots qu'on peut se dire. Elle préfère le silence. Plus pur.

C'est dur de sonder les sables mouvants dans son regard. Elle s'échappe tout le temps.

Moi, je voudrais la retenir, mais elle se débarrasse de moi tous les matins.

Dans le magasin, elle tente de me semer mais moi je m'accroche comme un fou à sa main pour pas la perdre.

Des fois, je me sens un peu comme un paquet qu'on se traîne. Tout le monde m'échange.

On dirait qu'ils ont tous quelque chose de mieux à faire.

— Emmène-le au parc, le gamin.

— Tu crois pas que j'ai eu une journée assez difficile ? Sors-le, toi !

— Tu fais rien avec lui.

— Il peut bien sortir tout seul, à son âge. Va jouer dehors, Zéphyr.

Moi, j'aime bien sortir tout seul dehors.

Ça me fait croire que je suis seul au monde.

Que je suis venu au monde de la même façon.

Comme né de moi-même.

Et dehors, y a que le vent pour me dire où aller.

Y a que dehors que j'existe vraiment.

De toute façon, Papa, à la maison, il prend toute la place.

Il y a que sa voix qui résonne. Que sa voix qui compte.

Nous, on écoute. On est pas forcément d'accord mais on le laisse dire parce qu'on voudrait juste qu'il se taise. C'est bizarre d'être toujours en colère. On dirait que ça le fatigue, parce qu'il soupire tout le temps, mais il continue quand même de s'emporter. Comme s'il pouvait pas faire autrement. Comme s'il essayait de se dégonfler sans y arriver. De sortir toute la vie qu'il y a dans lui. Je crois que ça a été sa façon à lui de devenir liquide. Laisser son corps

se répandre comme une flaque d'huile tout autour de lui. Pour sortir de lui, accroître sa superficie, annexer son environnement. Maladroitement.

Papa, c'est ça : prendre toute la place. Le champ visuel, l'espace sonore.

C'est ça peut-être quand on se sent pas exister. Moi, j'avais pas vraiment ce problème.

Son règne invisible s'étend partout sur la maison, mais il a un point faible. Son empire s'évapore sitôt qu'il quitte l'appartement. D'un coup, l'air est moins dense, plus léger. J'aime bien comme l'air se déleste.

Je pourrais presque m'envoler.

Des fois, je me jette sur le lit de Papa et Maman et je me mets la tête à l'envers. Quand j'attends assez longtemps, j'arrive à me faire croire que je marche sur le plafond. C'est super facile de fuir la réalité. De faire un trou dans le cours des choses.

Je ne sais pas s'il est né comme ça, ni où naissent les papas. Sûrement dans des pays très secs, que ce soit dans les déserts ou les confins du Groenland. Dans une chaleur écrasante, sous un froid cinglant. Des climats pas accueillants, quoi.

En vrai, Papa est un mélange de ces deux climats : les gifles sont toujours mêlées de ce chaud et froid bizarre. D'abord, il y a la claque, nette, qui fouette la peau ; ça picote, ça fourmille de partout et ça se répand, puis, le froid devient chaleur, fournaise, la peau rougit et je ne suis plus qu'un cœur qui palpite à fleur de peau.

Je déteste que Papa puisse atteindre mon cœur aussi facilement.

Du coup, j'avais décidé de le tuer, un jour, quand je pourrais.

En attendant, je formulais des vœux, des souhaits secrets où il serait question de lui couper la tête, de l'exposer dans un plat

argenté avec du persil dans les trous de nez, de le transpercer avec des cure-dents et le voir s'envoler comme un ballon de baudruche dans la pièce, de tourner ma fourchette dans ses yeux délavés, de le laisser s'étouffer la nuit, quand il suffoquait dans son sommeil.

J'étais persuadé que Maman le voulait aussi, mais qu'elle osait pas le dire.

Tous les mercredis, Maman et moi on allait à la boucherie en ville et elle me prenait un steak de cheval. Je le mangeais tout cru, avec plein de sel. Des fois, j'imaginai que c'était des morceaux de Papa dans le papier rose. Bien sûr, je cachais mes volontés cannibales. Y a des trucs qui échappent à l'entendement adulte. Surtout à celui de ma mère.

Maman, elle est comme moi. Elle est pas de ce monde. Son esprit vit dans une nébuleuse en suspension au-dessus de tout. Des fois, elle est propulsée dans son corps. Elle se traîne.

On dirait qu'elle est en prison tout le temps.

Dans son corps. Dans l'appartement. Dans les magasins.

Elle est enfermée partout, dans ce grand tableau qui bouge et qui change de couleurs selon les jours.

C'est ça, la vie, quand on n'a plus de rêves.

Moi, je suis une fontaine à rêves. Je voudrais tellement lui en donner quelques-uns, mais c'est pas comme ça que ça marche.

Être adulte, c'est quand on n'est plus capable d'injecter ses propres couleurs dans le monde.

Souvent, Maman, elle regardait longtemps par la fenêtre, ou même juste devant elle, mais comme si elle regardait très loin en elle-même, et j'avais beau lui parler, c'était comme si j'existais pas.

Je l'aime même dans ses silences.

Même quand elle veut pas me faire exister.

Les mamans, elles naissent dans des forêts tropicales, des zones où dansent les nappes de brume, chaudes, enveloppantes, ou près de la mer. Dans des endroits pleins de cachettes secrètes.

C'est bête, mais j'ai toujours cru que j'étais sorti de la mer.

À l'école, la maîtresse a fait une leçon sur les amphibiens. Comme quoi c'était l'évolution des espèces, que d'un coup, un animal avait des ambitions, et que par sa propre volonté, il pouvait muter, se transformer, décider de coloniser un nouvel environnement inconnu, pour lequel il n'est pas du tout équipé.

Ça m'a fait rêver, même si je trouve que c'est un peu tiré par les cheveux.

De la même manière que le têtard voit ses pattes pousser, je désespérais pas qu'un jour, à force d'eau et de volonté, mes nageoires me pousseraient et resteraient surtout.

Oui, un jour, mes jambes se recouvriraient à nouveau d'écailles iridescentes et je serais libre.

Je nagerais très loin d'ici.

Vite et loin.

Y a un truc qu'ils savent pas et que j'ai jamais dit : je suis une sirène. Enfin, un triton. Mais, j'aime mieux sirène. Triton, ça fait grenouille. Sirène, c'est la classe. On voit tout de suite de quoi il s'agit. Jusqu'à y a pas longtemps, je me transformais en cachette dans la salle de bain et y avait que moi pour le savoir. Personne pouvait voir ma transformation. Je me concentrais très fort. Dans l'espace de la baignoire, sous les montagnes de mousse et de bulles, y avait le bas de mon corps qui changeait, ma peau qui se transmutait. En partie seulement.

Bien sûr, ça durait jamais. Juste le temps de l'infusion. Mes paumes et la pulpe de mes doigts avaient juste le temps de se froisser, de gondoler, que le temps était déjà venu de sortir, rendant

ma métamorphose incomplète. Pour arriver au bout du processus, il aurait fallu que je puisse vivre ma vie aquatique à cent pour cent. C'est pas facile quand on habite en ville. Du coup, je garde ma vraie nature secrète. J'attends le bon moment.

Quand j'avais assez nagé dans mon bocal et que Papa avait bien crié parce que j'avais mis de l'eau partout, c'était l'heure de manger.

Je séchais mes nageoires, qui redevenaient des jambes et je filais dans ma chambre.

J'avale toutes les fables. Je les gobe tout rond et elles font immédiatement partie de moi.

Le soir, je lis mes BD dans mon lit.

J'aime bien l'odeur du papier et de l'encre. Je la respire jusqu'à être plus qu'elle. Je me fonds dedans. C'est beau toutes ces histoires enfermées qui demandent qu'à être libérées. Comme la musique qui dort sur la surface irisée des CD.

La musique, ça soulève comme des tourbillons de poussière, des tornades de feuilles sèches en moi. Comme dans la cour de récré le soir quand le ciel s'orange, quand je vais me poser aux pieds des arbres qui me protègent et me parlent, cerclés de leurs arceaux de bitume pour pas qu'ils s'enfuient.

La musique, c'est une délicieuse tempête piquetée de couleurs et de reliefs.

Des fois, je ferme les yeux, et les mots, les notes se colorent.

Encore un truc que les grands ne peuvent pas voir. Ou seulement certains.

Lire aussi, ça me fait oublier que je suis seul dans le grand lit et que j'ai peur.

Mais y a des fois où j'aime bien me faire peur.

Quand c'étaient les grandes vacances, je sortais dans le grand

jardin et toutes les étoiles brillèrent rien que pour moi. C'étaient comme des diamants qui flottaient dans une mer d'encre. Y avait pas un bruit à part le bruissement de la nuit qui est une sorte de cousin du silence. Y avait des constellations de petites lumières bleues, des ponctuations d'étoiles, plein de traits à relier ; je m'amusais à essayer de voir apparaître des dessins, mais j'y voyais rien que des formes géométriques.

En fait, la nuit était plutôt rassurante quand on était dehors.

C'est dans la chambre qu'elle me faisait peur.

Dehors, tout est calme ; le monde est au repos. Il est comme les plantes quand le soleil se cache : il transpire de ses secrets. L'air de la nuit, frais, est rempli du parfum des fleurs et d'herbe mouillée.

Pour moi, c'est ça, l'odeur du noir, ou, plutôt, de ce qu'ils appellent la mort.

Moi, j'y connaissais rien à la mort. C'était plus un truc d'adulte. Comme le sexe.

Maintenant, je sais que les deux sont liés, même si, en ce temps-là, je savais pas bien de quelle façon.

Moi, je m'en fichais, parce que je me disais qu'un jour quand je serai mort, même si j'y croyais pas à la mort — c'était juste un mot brandi par les adultes pour se donner l'air grave —, je reviendrai ici, c'est obligé.

Je reviendrai et je volerai au-dessus des marais salants, je serai le vent sur les lagures à pompon, je serai dans l'écume des vagues sur le sable mouillé, dans les brisures de coquillages, je serai quelque part sur le sol, à danser avec les vagues de chaleur sur la longue route noire, je serai au milieu des lézards et des fourmis. Je commanderai au vent et aux marées, je dirigerai des ballets de nuages depuis le ciel, je ferai jamais crépiter la pluie, je la garderai pour moi, pour que le ciel soit parfait et qu'on puisse écrire toutes les histoires dessus.

Des fois, là-bas, le soir, je dormais chez Parrain — c'était pas vraiment mon parrain, Calou, mais il voulait que je l'appelle comme ça, et puis ça dérangeait pas Papa et Maman. C'était un ami de la famille. On se connaissait depuis longtemps, il paraît. Quand je dormais chez Calou, pendant nos vacances, dans le noir, il y avait deux mains qui venaient me chatouiller le ventre pendant mon sommeil. Je dormais pas dans la même chambre que Victor et Réjean parce qu'il y avait pas assez de place. J'étais dans un petit couloir sur un lit de camp, entre la chambre de Calou et les toilettes. Les mains qui couraient sur ma peau, ça me réveillait.

J'essayais de les attraper, parce que c'était insupportable. Mais dans le noir, les mains avaient l'air de se démultiplier, comme l'Hydre de Lerne d'Hercule. Des fois même, je pouvais même plus bouger les miennes et j'étais obligé d'attendre que les mains aient fini de courir sur moi. Ça me terrorisait tellement que j'osais plus ouvrir les yeux, de peur de voir des choses surgir du noir, comme des yeux verts fluorescents, des dentures d'argent, des ombres qui dansent.

C'est là que ça m'arrivait le plus souvent.

Mais depuis un moment, j'en rêve la nuit, à Paris.

C'est comme si les mains m'avaient suivi.

Les mains du noir.

Quand je me réveille, je sais même plus si c'est un rêve ou la vérité.

Je me levais souvent pour aller faire pipi chez Parrain. J'aimais bien ses toilettes. Elles étaient baignées d'une belle lumière violette. On aurait dit une cabine à rêves. Ça sentait toujours bon. Il y avait une ampoule toute nue qui pendait au bout d'un fil. Sa couleur

profonde m'hypnotisait. Je la regardais jusqu'à me griller les yeux mais c'était pas possible : l'incandescence du filament était filtrée par sa couleur sombre et m'empêchait de me cramer le fond des yeux.

J'aime bien faire ça avec le soleil : je le regarde en face, comme il faut pas faire, jusqu'à ce que ça me laisse une trace dedans. Mais ça dure jamais. Je porte ce bout de feu en moi et ça me remplit de joie.

Avant, tous les jours se ressemblaient et c'était le paradis.

Nous, les enfants, on avait rien d'autre à faire que sortir de nous-mêmes, crier dans l'air, courir pour essayer d'enserrer tout l'espace dans nos bras tout maigres comme des allumettes.

Ma vraie vie, elle est là-bas. Près de l'océan.

Ma vraie vie, je peux la vivre qu'un mois par an.

C'est long d'attendre, mais ça vaut le coup.

En plus, un mois ici, ça équivaut à une éternité, alors franchement, je suis gagnant.

Souvent, je dis à Maman :

— C'est quand qu'on retourne chez nous ?

Elle me dit :

— On est chez nous.

Mais je vois rien que des immeubles plantés comme des arbres sans branches.

— Non, le chez-nous de la mer.

— Pas maintenant.

C'est jamais maintenant.

Alors je me raccroche au ciel parce que je me dis que c'est le même que celui de la mer. C'est Calou qui me l'a dit. Ça m'aide à tenir. Ça m'aide de me dire que j'aurais juste à nager au milieu des nuages pour rejoindre mon vrai chez-moi, là où mon esprit flotte dans l'air sans difficulté. Je ne vis que pour ça. Alors j'attends.

C'est pas très grave : j'ai encore mille vies à vivre avant de retrouver l'odeur et la couleur de là-bas. Un million de monstres invisibles à combattre. Des scènes à jouer. Des tourbillons d'émotions à traverser. Des grandes matinées à respirer, des après-midi édulcorés à déguster comme des bonbons acidulés, des soirs tombants, des crépuscules saignants dans lesquels danser.

Et puis, l'école, c'est pas si mal.

Surtout avec l'été qui approche, avec toute la lumière qui rentre par les fenêtres, qu'on est obligés d'ouvrir. Ça donne l'impression qu'on peut s'enfuir n'importe quand.

L'école, c'est pas la prison qu'on croit.

La cour, elle est bordée d'une forêt tropicale.

De grands buissons touffus.

D'arbres.

Des fois, on escalade le grillage et on va se faufiler dans les allées qui serpentent dans cette forêt secrète. On court entre les buissons et le poil à gratter. On s'assoit en tailleur dans des recoins bien ombragés où on est à couvert. On fait des réunions secrètes. Le mieux, quand même, c'est les dévalées qui entourent le terrain de foot.

Les garçons tirent des boulets de canon. C'est bizarre, mais souvent, le ballon-fusée est attiré par ma tête. Je le reçois en pleine poire et ça m'expédie dans les étoiles. Y a plein de points blancs qui scintillent sur le papier vitrail du réel. Ça arrive même que le sang me coule du nez. Du coup, j'ai appris à me cacher dans les fourrés. Y a un trou dans le grillage mangé par le chèvrefeuille où on s'enfonce de temps en temps sans être vus des maîtres. Y a des grandes descentes où on se jette en jouant à ne pas tomber, mais ce dont on rêve secrètement, c'est justement de tomber, de rouler comme des tonneaux sur une colline pour se donner en spectacle.

Alors, on descend et on remonte, on s'arrête pas jusqu'à ce qu'on tombe, jusqu'à plus en pouvoir de rire, jusqu'à se pisser dessus.

Jusqu'à la transe.

Parfois, y a quelques garçons qui m'aident à dévaler la pente.

Ils arrivent comme un banc de poissons carnivores autour de moi et ils me font :

— Attends, Zéphyr, on va t'aider à descendre !

D'habitude, ils sont pas forcément gentils avec moi. Mais pour ce jeu, ils m'aiment bien. Je crois que je suis leur jouet préféré même.

J'ai parfois pas le temps de répondre que déjà, ils me saisissent. J'aime bien. C'est les seuls moments où ils viennent me voir. Alors, tous ensemble, ils me jettent dans le fossé de toutes leurs forces. Je cours, mes bras font des moulinets, on dirait que je suis une marionnette entre leurs mains, je trébuche, je tombe et j'entends rigoler très fort. Des fois, j'ai même le souffle coupé. Des griffures et des bleus. Mais je me relève et je les regarde pour rire avec eux. Ça les fait rire encore plus de voir que ça m'amuse aussi. Alors je m'arrête plus de rire parce que j'aimerais leur faire plaisir. On recommence, deux, trois, quatre fois, jusqu'à ce que j'arrive plus à remonter. Parce que la pente est raide.

D'un coup, la cloche de la récréation, elle sonne. Je sais qu'il faut pas faire ça, mais souvent, je reste longtemps caché jusqu'à ce que tout le monde soit rentré en classe et qu'il reste plus que moi dans le grand océan gris de la cour. Là, je me mets à courir les bras ouverts comme pour prendre tout cet espace. Je sais qu'il me reste pas beaucoup de temps avant qu'on vienne me chercher.

Y a un calme magnifique et moi je plonge dedans.

L'existence, ça devrait être ça en permanence.

Mais non, y a les visites chez le médecin, les sirops pour la toux,

les suppositoires, les devoirs, les spectacles de mignonneries dont les adultes raffolent.

Dans mon pays d'enfance, tout ça n'existe plus. Y a plus de routine. Plus de quotidien. Plus d'heures. Le temps, il s'est fait pulvériser et il gît sur toutes les plages que mes petits pieds foulaient.

Il y avait toujours du soleil ici, même une piscine gonflable, des grandes tentes plantées dans le jardin comme des chapiteaux. Mes cousins, qui étaient pas mes cousins, jouaient à être des électrons gravitant autour de moi. Ils ne le savaient pas, mais moi, j'étais le soleil, et eux, des petits satellites. Ils étaient toujours contents quand j'étais là. Ça leur faisait de la nouveauté, et à moi aussi.

On volait dans le grand jardin et au-dessus de nous, il y avait un train qui passait. Ça fait drôle de voir un train au-dessus de la cime des arbres. On montait sur les balançoires et on renversait nos têtes en direction du ciel pour avoir l'impression de sauter dans le bleu le plus pur au monde. Ça faisait des frissons, une sensation curieuse dans le fond de l'estomac, comme quand on est en voiture et qu'on descend la grande côte à Belleville. Après, on courait comme des fous, et on ne pouvait pas s'empêcher de rire, ivres qu'on était. Il n'y avait pas de ravissement plus brut.

On regardait des films de notre âge jusqu'à très tard et on se rejouait les scènes. Sauf que les héros, c'était nous. Et on courait toujours et on rigolait, on rigolait si fort qu'on oubliait pourquoi on rigolait, et les rires montaient crescendo mais ça nous mettait dans une joie proche de la transe dont j'ai parlé tout à l'heure.

Y avait tellement d'énergie qui courait dans nos petits corps survoltés.

J'avoue, on était un peu débiles parfois.

J'ai lu dans mon dictionnaire que ça voulait dire léger. Depuis,

quand on me traite de débile, je prends ça pour un compliment. Ça me confortait dans l'idée qu'un jour, je m'envolerai très loin.

En attendant, dans le noir, les mains continuaient de fouiller dans ma peau.

Mais la voix me disait toujours :

— Chut. Ne t'inquiète pas. C'est le jeu. Tu te souviens ? La petite bête qui monte, qui monte, qui monte...

Calou, le matin, il m'envoyait un petit sourire en me demandant :

— Tu as bien dormi ?

Mais j'osais pas parler de ce cauchemar.

Calou, il est saunier.

C'est un métier qu'on peut pas faire à Paris. Ça consiste à filer sur les étangs de sel et pagayer. À faire des gros tas de sel gris et blanc avec un gros balai. Moi, je trouvais ça bizarre d'être payé pour faire ça. Il avait vraiment de la chance.

Calou, il se mettait jamais en colère. Il avait la douceur dans le regard.

Une fois, j'avais entendu Papa dire à Maman dans la cuisine :

— J'aurais aimé avoir un fils comme Valentin.

(Valentin, c'est le fils d'un ami de Papa.)

Je ne savais pas ce que c'était, un fils comme Valentin, mais je crois que ça a à voir avec les jeux de garçons, de pas pleurer quand on se fait mal, de pas écrire d'histoires, d'aller crier le plus fort possible dehors, de rentrer avec des récits de bagarres. Des vraies. Pas contre des ennemis invisibles.

Les choses de l'invisible, ça compte jamais pour lui.

J'ai été lui dire :

— Pourquoi tu veux un fils comme Valentin ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? J'ai jamais dit ça.

Il l'avait dit.

— T'es encore avec ta saloperie ?

Comme il voulait changer de sujet, Papa a déchiré ma catin. C'est comme ça qu'il l'appelait. Il lui a arraché les cheveux et les bras. Il dit que c'est pas des jeux pour moi. Je pense qu'il a très peur que je devienne une fille. Moi, je veux être rien de spécial. Les garçons et les filles, c'est pareil, ça veut rien dire. Je veux juste être moi.

Moi, je me contente d'exister sans sexe.

Sans barrière.

On sait tous que c'est pas ça qui se joue quand on est enfant.

J'ai ramassé les morceaux de ma poupée de chiffon et j'ai décidé d'aller disparaître dans un tourbillon de solitude qui s'ouvrait dans les dalles de ma chambre ou dans le vortex du ventilateur de ma chambre.

Je suis parti loin.

Plus tard, chez la psychologue, j'ai lu une phrase que j'ai pas comprise sur les notes qu'elle avait prises pendant qu'elle parlait à Maman. *Le père déniait l'enfant*. J'ai cherché dans le dictionnaire à *dénier*.

C'était marqué : *refuser de reconnaître comme sien*.

Là, c'est devenu très clair.

Ça m'a fait sourire.

Ça m'a fait sourire parce que Papa et moi, on était enfin sur la même longueur d'onde. J'avais presque envie d'aller le trouver et de lui sauter au cou. Parce que ce qu'il ne savait pas, Papa, c'était que souvent, le samedi, j'allais fouiller dans ses tiroirs bien rangés, là où j'ai pas vraiment le droit, dans les valises au-dessus de la grande penderie, là où sont entreposés tous les papiers et le

livret de famille à la recherche d'une preuve. Quelque chose qui me conforterait dans l'idée que Papa et moi, on a rien à voir l'un avec l'autre. Seulement voilà, sur le livret, c'est bien marqué que c'est mon père.

Si c'est écrit, c'est que c'est pour toujours.

Mais ça m'a fait du bien de savoir que tous les deux, on était plus ou moins d'accord.

De toute façon, je suis toujours tout seul.

Dedans et dehors.

La solitude, c'est la dureté et la beauté de la vie.

Même avec les copains de la cité, je suis seul. Ceux qui veulent bien traîner avec moi.

Y a une fille dans le lot qui veut toujours m'embrasser, mais moi j'aime pas trop ça.

De manière générale, je crois qu'on aimait pas trop être vu avec moi.

C'est parce que les gens me regardent beaucoup. Tout le temps. Ils me regardent puis après, ils regardent Papa ou Maman, puis après, il me regardent encore. Leurs yeux sont comme des hameçons fichés dans mon corps et ils s'en détachent plus. Mes parents, ils aiment pas trop que les gens me regardent. Papa, il a trouvé la solution, il sort pas trop avec moi. Comme ça, il voit rien. Maman, elle, elle vit dans son monde, elle crée une bulle tout autour de nous. Quand on est dehors, y a rien que nous deux qui existons.

Le reste, c'est que de la fumée. Elle regarde personne. Mais moi, je peux pas m'empêcher de regarder les gens me regarder. Je suis dans une classe spéciale. On est pas beaucoup. Moins que dans les autres classes de l'école. Je crois que Papa a honte de moi à cause de ça. Parce que je comprends pas les choses assez vite. Quand on

croise ses copains du café dans la rue, il dit toujours : « éloigne-toi », « marche plus loin ! », « me colle pas comme ça, enfin » ou alors « arrête de te dandiner comme ça avec ta grosse tête, là ».

C'est vrai que j'ai le visage différent des autres. Mes oreilles sont boursoufflées et tordues. On dirait de la cire fondue. J'ai un œil qui coule sur le côté du visage. Des petites dents triangulaires et espacées qui me donnent un sourire de piranha. Un grand front et un nez en spirale. Un visage de baigneur oublié sur la banquette arrière d'une voiture en plein été.

Il paraît que j'ai une maladie génétique.

Génétique, ça veut dire que j'ai été livré tel quel et qu'on peut rien y faire.

Y a que Maman qui fasse pas trop de chichis pour me promener.

On sort beaucoup, avec Maman. C'est elle qui m'a fait découvrir les cimetières. J'adore ces maisons d'os et de pierres. Parce que c'est l'endroit où le vent et le ciel me parlent le plus après mon pays bleu. À Paris, Maman m'emmène souvent dans les cimetières quand il fait beau. C'est un peu la sortie familiale. Papa aime pas trop ça. Il dit que c'est à cause que je regarde les séries que je regarde : une longue histoire sans fin striée d'épisodes où les monstres sont faciles à combattre, et meurent, pouf, avec un coup dans leurs gueules déformées, et tombent en pluie de poussière.

C'est un peu vrai, mais pas trop.

La mort, elle est belle dans les cimetières. Elle a rien de triste comme les adultes le pensent.

La mort, ce n'est que du sable, des cailloux, de la pierre et du soleil. Des lézards aussi.

La mort, ça frémit doucement. Mais j'ai parfois l'impression qu'il n'y a que moi pour voir ça. Mais je crois que Maman aussi,

elle le voit. C'est comme un secret qu'on se dit pas. On le sait tous les deux, mais on se contente de glisser dans les allées main dans la main. Ce que je comprends pas trop, c'est qu'il est censé y avoir des morts dans les cimetières, mais j'en vois aucun. Maman m'a juste dit qu'à chaque tombe, il y en a un.

C'est là que j'ai compris que mourir, c'était devenir pierre. Solide. Immobile. Pétrifié dans un silence sans fin. Condamné à regarder le monde vivre sans y prendre part. Plus rien dire. Jamais. Juste être là et regarder. Sans bouger.

Comme la nuit, avec les mains du noir.

Y a rien qui m'angoisse le plus sur terre.

Parfois, j'ai l'impression qu'on voudrait que je sois une pierre. Je bouge un peu trop. Papa, il m'appelle Zébulon. Ça ressemble à mon prénom. Zéphyr.

Zéphyr, il paraît que ça veut dire vent.

Je sais pas à quoi pensait Maman quand elle m'a donné ce prénom. Parce que j'ai demandé l'autre jour. C'est elle qui a choisi. Personne m'appelle vraiment par mon nom. En général, c'est plutôt grosse tête, tête de pruneau, tête d'obus, tête d'ampoule, le gogole ou encore le Gremlin.

Moi, du coup, j'aime beaucoup le vent : surtout en vacances, c'est comme un ami qui m'accompagne partout, qui porte mon corps de place en place, une caresse du ciel. Des fois, je crois l'entendre parler, des murmures à peine audibles, comme des petits messages qu'il essaie de me passer. Du coup, je ne sais pas bien si je suis marin ou aérien. Peut-être que je suis les deux ? C'est possible, ça ? Ce tiraillement m'agace. De pas savoir où j'appartiens. Y a un monsieur dans le métro qui parlait de la Bible, l'autre jour. Il disait : « Tout naît d'esprit et d'eau. » Je pense que c'est possible

d'être les deux. Mais je trouve ça plutôt triste d'hésiter tout le temps entre mer et ciel. Y en a un qui m'appelle l'hydrocéphale. J'ai été regarder dans tous les dictionnaires que j'ai dans ma chambre. *Qualifie une personne, un animal dont la boîte crânienne a une taille anormalement importante.*

À l'école, j'ai aussi appris que quand y a hydro devant un mot, ça veut dire qu'il y a de l'eau dedans.

Ça contredit ma grande sœur qui dit souvent que ma tête est gonflée à l'hélium et que je ferais bien de faire gaffe à pas m'envoler un jour. (C'est pour ça que j'ai du mal à lâcher la main de Maman dans la rue. Des fois que je deviendrais ballon de baudruche, montgolfière.)

Du coup, je ne sais plus où donner de la tête ni qui croire. Je crois qu'ils cherchent à me rendre fou. C'est infernal de ne pas savoir. Les adultes ont des convictions, ça leur épargne les questions. Moi, je fourmille de questions. Je suis une question vivante. Un petit monstre, comme ils disent. Mais, c'est drôle, parce que quand ils disent ça, ils me sourient bêtement et ont l'air tout attendris, tout mous. Leurs sourires coulent sur moi comme de la guimauve de foire du Trône, mais je ne les comprends pas. Souvent, ça s'accompagne d'une caresse ou de quelques frictions sur les cheveux. *Scratch scratch.* Ça résonne dans ma tête. Comme s'ils avaient l'air de s'excuser.

Florian, le copain de Myrtille, il s'enferme toujours avec elle dans sa chambre.

Elle est belle, Myrtille, avec son nom de fruit et ses longs cheveux rouges qui brillent. Elle a des grosses chaussures toutes noires que Papa appelle des écrase-merdes. Il l'aime pas trop, mais c'est normal, il aime personne. Les papas sont comme ça. Et puis, ils

sont dépositaires des coups et des claques. Papa, c'est Zeus, foudre au creux du poing, éclairs dans le regard.

Ça doit pas être facile tous les jours d'être un dieu en mission sur terre pour une tâche aussi ingrate.

Des fois, Papa essaie de sortir de son rôle, d'être gentil, mais je le rappelle à l'ordre : je me soustrais à ses câlins. J'aime pas ses grosses mains poilues sur mes bras en brindilles.

C'est comme si, des fois, il oubliait ses responsabilités.

Je l'insulte dans ma tête. Ça me fait du bien.

Ça me fait rire tout seul même.

Moi, j'ai envie de tout savoir.

J'aime pas quand la vie se déroule sans moi.

Du coup, c'est plus fort que moi : je m'allonge par terre en passant mes doigts dans l'interstice entre la porte et le sol, là où l'air passe, je zieute dans le trou de la serrure, je glisse des dessins sous la porte, guettant l'instant où Myrtille me les renverra avec un truc en plus qu'elle aura gribouillé juste pour moi. Myrtille est gentille : elle m'apprend à dessiner. D'ailleurs, elle a toujours un crayon dans les cheveux. Même des bagues en têtes de mort, mais ça fait pas vraiment peur. C'est drôle parce qu'elle est toute habillée de noir, mais y a plein de couleurs qui se dégagent d'elle.

Un jour, ma sœur, en me voyant cajoler et parler à mes étoiles de mer au bon goût de sel, elle a rigolé : « Tu vois pas qu'elles sont mortes, tes étoiles ? Tu les as tuées. Elles sont toutes desséchées. Elles ne bougeront plus jamais. » J'ai passé l'après-midi à m'en vouloir. À vouloir subir le même sort. Juste pour me punir. Juste pour voir ce que ça faisait d'avoir sa vie bue par le soleil.

J'ai passé mon temps à me demander : pourquoi est-ce qu'il faut que je tue systématiquement ce que j'aime ? Pourquoi les plus

petites créatures, celles qu'on a envie de serrer si fort contre soi, sont aussi celles à être les plus fragiles ?

Mais non. Pas pleurer. Surtout pas pleurer. La rage paternelle était très sensible aux pleurs. Ça lui sifflait dans les oreilles.

C'est drôle aussi : quand je me faisais mal, Papa est toujours là pour venir en rajouter une couche. « Arrête de pleurer, enfin ! », « tu vois bien que tu n'as pas mal ! », « arrête ton cinéma ! », « je vais te donner une bonne raison de pleurer ! ». Il me filait une claque, et ma douleur première disparaissait.

Il reste plus que l'envie, le besoin de fuir vers d'autres galaxies.

Le vrai problème, c'est que je ne ressemble pas aux autres enfants.

Le vrai problème, c'est les autres.

Les autres, ils se prennent pour des miroirs avec leurs regards brillants. Ils pensent qu'à me renvoyer mon reflet. Comme s'ils avaient rien de mieux à faire. Comme s'ils existaient juste pour ça. Juste pour que j'aie conscience de moi-même. Moi, je veux pas avoir de conscience de moi-même. J'ai pas besoin. La connaissance, je la transporte partout avec moi. La connaissance intime du monde, c'est moi. S'il y avait que moi au monde, la vie serait tellement merveilleuse. Il y aurait plus d'horaires, plus de rendez-vous, plus de deux par deux tout seul dans la rangée dans la cour, plus de moqueries, plus d'intrusions dans ma bulle, plus de corps, juste mon esprit qui vogue de place en place au gré du vent.

Une vie qui aurait la légèreté d'une bulle de savon.

La vie est un grand voyage.

Je sais que j'ai pas fini de voyager, même s'il m'est arrivé ce qu'il m'est arrivé.

Je vivais des moments grandioses et personne ne le savait.

Ça ajoutait à mon plaisir, toutes ces intrigues secrètes.

Tout le temps, y avait le ciel qui me demandait :

— T'es qui ?

Moi, je répondais de toute mon âme :

Je suis Zéphyr, j'adore les matins qui n'en finissent pas, voir le soleil s'étirer sur la ligne de l'horizon, les confusions de couleurs dans le ciel, courir d'être poursuivi par un ennemi invisible, arracher au néant des gens qui n'existent pas encore, alors s'il te plaît, ciel adoré, continue de m'abreuver de ta lumière... Continue de m'inspirer. Continuons de nous nourrir l'un de l'autre. De nous mélanger comme des rivières contraires qui se rencontreraient. Je ne vis que pour te refléter et te servir. Je ne veux rien faire d'autre dans ma vie que de nager dans la beauté de tes silences.

Les grandes personnes m'effraient.

Elles ont le cœur comme un bloc de ciment.

Les enfants sont pires.

On dirait que tous se liguent pour vouloir briser la bulle de beauté et de lenteur dans laquelle je m'enferme.

Je vis pas dans le même temps que les autres.

La maîtresse l'a bien compris. Elle crie tout le temps que je suis lent. Trop lent. C'est écrit en lettres capitales sur mon bulletin depuis le début de l'année. Il faut toujours m'expliquer cent fois la même chose. Trop émotif. Je sais pas ce que ça veut dire, mais je sais que ça a le goût des larmes.

Le soir, avec Maman, on regarde des films dans mon lit, des trucs pas de mon âge, mais c'est bien, ça m'apprend la vie. Dans la télé, il y a des gens qui meurent. Des fois, je me dis : je pourrais très bien tuer quelqu'un, moi aussi. Ça me tourne dans la tête comme

un disque rayé.

La révélation à propos de ma monstruosité, je l'ai eue quand on a regardé le film *Elephantman*. Quelque chose dans mon cœur s'est déchiré. J'ai pleuré toute la nuit. Les larmes roulaient toutes seules sur l'oreiller. J'avais envie de l'aimer aussi fort que tous le détestaient. Je crois que c'est là qu'est né ce désir d'amour profond pour l'autre, comme une cicatrice en creux dans mon âme. La phrase phare du film se répétait dans ma tête en boucle : « Je ne suis pas un animal, je suis... un être humain ! » La voix déchirée dans un sanglot. Je suis devenu comme un sucre dans l'eau, perdant toute solidité. J'avais envie de mourir avec lui. J'ai repensé aux garçons de l'école et au dictionnaire qui me traitaient d'animal, d'hydrocéphale.

D'un coup, j'étais fier d'être un monstre.

J'avais envie de me battre pour mon droit à la monstruosité.

En tout cas, tout mieux qu'être un homme.

Jamais.

Un homme, c'est comme Papa.

Je préfère mieux être un triton, un alien.

Si je peux pas être ça, alors je veux bien être garçon, à la limite. C'est mieux, garçon.

Parce que je sais que les hommes font des choses que j'aime pas vraiment.

Comme quand Papa s'enferme avec Maman dans la chambre. De là où je suis, dans un coin d'ombre, je perçois l'odeur de la sueur, l'air qui sent bizarre me rentre dans le corps, me porte à l'étouffement et s'apprête à me contaminer. Je reste là dans l'encadrement de la porte, dans le grand rectangle d'ombre, à les regarder alors que Papa me chasse dès qu'il me voit : « Ferme la porte ! » Ne pas respirer, surtout ne pas respirer. Je referme la porte

derrière moi et la main de Maman vient tourner la clef dans la serrure. J'ai envie de crier : « Mais sors ! Pourquoi tu t'enfermes avec ce monstre ? Regarde ce qu'il te fait ! » Mais non, elle n'a pas l'air inquiète.

C'est là que j'ai compris que dans le noir, les hommes peuvent se transformer en monstres, mais je crois que Maman aime ça.

Y en a qui aiment les monstres.

Calou, il avait pas de femme à qui faire ça, du coup, je croyais que je l'aimerais mieux.

Une fois, il était venu m'aider dans les toilettes. C'était toujours dans les toilettes.

Il m'avait montré comment faire pipi. Moi, je lui ai pas dit que je savais déjà comment faire. Il avait l'air tellement content de me montrer, alors je l'ai écouté.

Il m'a aidé à viser. Quand il a vu mon zizi se réveiller, il a dit :

— Tiens, regarde, tu as vu ça, Zéphyr ? C'est comme ça, le corps d'un garçon quand il grandit. C'est solide. Tu vois comme ça peut devenir solide ? Comme du bois ! Un jour, le tien sera dur et grand. Peut-être qu'il est déjà un peu comme ça, des fois... Comme le mien. Attends, je vais te montrer...

Il l'a sorti.

— Tu peux toucher, tu sais. Tiens, touche comme c'est dur.

J'ai posé ma menotte sur son sexe tout droit et dur.

Ça m'a fait tout drôle de savoir que la chair pouvait devenir pierre comme ça.

— Tu me laisses toucher le tien pendant que tu touches le mien ?

Il l'a regardé avec tous ses yeux avant de le palper et il m'a dit :

— Il est très mignon.

Moi, j'osais pas lui dire que le sien, il était monstrueux.

On aurait dit un gros chewing-gum bizarre avec des cheveux dans tous les sens.

Un gros ver avec des veines qui ressemblent aux nervures d'une feuille.

Un serpent perdu dans un buisson épais.

J'avais peur qu'une bête en sorte et me morde la main.

Mais, je sais pas pourquoi je raconte ça, parce que c'est pas ce jour-là que c'est arrivé.

Comme d'habitude juste après, il m'a dit en me frottant les cheveux :

— T'es mignon... Allez, viens, je vais te payer une glace, petit gars.

On est allés le long de la promenade, au pied des grands immeubles en face de l'océan, là où il y a toutes les boutiques de souvenirs et les glaciers. Mon regard s'est perdu dans les bacs de couleurs, mais je n'avais plus faim. Moi aussi, j'étais tout dur dans mon caleçon de bain. Ça voulait pas partir. J'avais peur que ça reste comme ça tout le temps.

Finalement, quand je suis entré dans l'eau glacée, tout est rentré dans l'ordre.

Parce que l'eau, elle règle tous les problèmes.

Et je me disais que, de toute façon, si ce truc bizarre entre mes jambes qui se réveillait quand il voulait comme un volcan m'embêtait trop, je trouverais un moyen de le faire disparaître.

De le cacher sous mes écailles pour de bon.

Parce que c'était qu'une question de temps avant que je sois une statue d'or, que j'aie la peau scintillante, incrustée de pierres et de bijoux, le cuir comme un vitrail multicolore, de jolies écailles brillantes et tranchantes.

J'étais convaincu que je pourrais caresser et trancher à l'envi.

J'étais convaincu que j'irais retrouver l'océan.

En attendant, je trouvais des rêves à foison dans le fond de mes caisses à jouets.

Ma chambre, c'est l'antichambre du rêve.

Il y avait toujours tout un monde avec moi.

Ce qui me sidérait, c'était que les autres ne le voyaient pas.

Il suffisait que Maman ou Papa entrent dans la pièce pour que la magie se dissipe. J'étais l'unique à avoir vent de ces fantômes qui accompagnaient mes heures flottantes et coloraient ma solitude. Des personnages de fiction qui avaient traversé l'écran de ma télévision, des êtres nés de mon imagination qui me faisaient exister bien plus que n'importe quel être réel.

Papa était toujours le premier à venir briser ma bulle, à venir fracasser mes rêves. Je n'avais jamais compris d'où lui venait cette colère qu'il avait l'air de se trimballer comme un boulet depuis l'aube de ma petite vie de papier. Je supposais que d'elle, il était aussi victime. *Manche à couilles, enculé* ; ses mots fleuris — c'est l'expression, mais moi j'y ai jamais vu des fleurs, même en fermant les yeux —, que je cherchais dans le dictionnaire sans jamais les trouver. Même les livres se liguèrent contre moi et me laissèrent dans le noir. Les rêves, eux, ne me laissèrent jamais tomber. J'avais dû aller voir dans les dictionnaires de Myrtille pour avoir accès à cette vérité contondante.

Enculé : 1. *pédéraste passif*. 2. *injure adressée à une personne considérée comme méprisable, sotté, dénuée de courage*. Je ne pénétrais pas le sens premier. Le deuxième me semblait plus compréhensible. Que savait Papa de mon courage ? Me connaissait-il seulement ? À part distribuer les claques et les mots tueurs, quelle était sa vie ? Je le voyais disparaître le matin, très tôt, arriver le soir un peu avant le

dîner. Comment il utilisait ses heures ?

Je me fichais bien de cette réponse, trop content de savourer ces longues plages où il cessait d'exister.

Je disais rien à Maman, mais j'avais un plan secret.

Un jour, je tuerai Papa et on sera libres.

J'avais pas mis Maman dans la confiance pour pas faire d'elle ma complice. Peut-être est-ce à cela que je dois la profondeur de mon regard ? Parce qu'on sent les secrets qui y dansent.

Papa doit le sentir.

« Me regarde pas comme ça », « baisse les yeux ! »

Il lisait dans le fond de mon bleu le plus profond de tous mes plans secrets.

Ces échafaudages d'imaginaire cerclant le réel.

Ceux qu'il pouvait plus bâtir. Ceux contre lesquels il pouvait rien.

Les mots de rage que je faisais crépiter dans le noir étaient une longue prière qui résonnait dans le vide.

Mais j'avais confiance, je me disais qu'un jour, forcément, quelqu'un les entendrait et me sortirait de là.

Ou peut-être que quand je serai plus un enculé, un sans-courage, j'aurai la force de me sauver moi-même.

Les mots, ils m'aident. Ce sont mes amis.

Je repense à mes dictionnaires, tout en bas de mon étagère. J'avais même le Quid, écrit en tout petit avec des pages super fines comme du papier de riz. Des fois, je piquais le sèche-cheveux de Maman pour faire tourner les pages : je mettais mes mains au-dessus pour faire comme si j'avais le pouvoir de les tourner moi-même, les pages, sans les toucher, juste en le voulant très fort.

Là, c'était pas vrai, mais ce qui compte quand on est enfant, c'est qu'en croyant très fort quelque chose, ça devient vrai.

Ce moment où la vision supplante le réel.

À l'époque, je me croyais un peu magicien.

Un jour, Papa a fait un navécé. Je crois que c'est de ma faute.

Toutes les nuits pendant des années, j'avais fait le vœu qu'il meure, du plus profond de mon cœur. Sauf que j'envoyais mes prières dans le vide. Je savais pas bien à qui m'adresser pour ce genre de choses.

Un jour, je suis arrivé dans le salon enfumé. Papa était au téléphone, un téléphone mural avec un long fil enroulé qui coulait le long du mur comme un serpent entortillé. Une cigarette entre ses lèvres, un verre de whisky posé sur le meuble avec des glaçons en voie d'extinction. En pensée, je fulminais : lui renvoyant toutes ses insultes comme un boomerang, m'adressant à lui par le regard, *je veux que tu crèves, ordure, tu n'existes que pour m'écraser, un jour, un jour mes mots te mettront plus bas que terre, un jour mes mots t'y coucheront pour de bon.*

C'est là que c'est arrivé. D'un coup, mon Papa il s'est écroulé sur le sol. Il était très énervé, comme toujours, puis d'un coup, il a plus rien dit. Il est parti à l'oblique, le téléphone dans la main qui a fini par rebondir avec le serpent en plastique tout enroulé. Le combiné rebondissait au-dessus de son corps étalé sur le sol. *Boing boing.* Comme s'il se moquait de lui. Moi aussi, je me moquais.

Après, j'ai eu très peur. Parce que j'ai compris que j'étais devenu un assassin.

Je me suis mis à pleurer parce que je me suis rendu compte que c'était pas vraiment ce que je voulais.

J'aurais voulu annuler mes vœux, mais là encore, je savais pas à qui m'adresser. J'avais plus que mes yeux pour pleurer.

Heureusement, Papa a ressuscité quelques minutes après.
J'étais vraiment pas prêt pour la prison.

En fait, faut que je dise la vérité.

C'est la psychologue qui m'a dit d'écrire tout ce qui m'était arrivé.

Comme une histoire.

Mais j'ai le temps, hein ? Je peux bien prendre tous les chemins que je veux.

Tiens, ça me fait penser qu'à l'école, on nous a lu un poème et il y avait une phrase qui disait : « la Terre est bleue comme une orange. » C'est n'importe quoi. C'est là que j'ai compris que des fois, ce qui était écrit dans les livres était pas forcément vrai.

En vérité, je vous le dis, la Terre est bleue, jaune, rouge, verte...

Enfin, surtout là-bas.

Là-bas, je me noyais dans les fontaines jaillissantes sans que personne ne le voie. Il y avait un truc qui flottait dans l'air et qui me séparait des autres.

Les fleurs étaient en fête, le monde entier explosait tout autour de moi.

La vie était un feu d'artifice.

En parlant de ça, on allait souvent voir les feux d'artifice près de la mer. Ça crépitait dans mon ventre de devoir attendre dans la foule, le nez levé vers le ciel, attendre que la nuit couve au-dessus de nous comme si on attendait une apparition. Parrain Calou, il me tenait la main. Je crois qu'il aimait bien quand il y avait du monde autour de nous. Sa main courait doucement sur mon ventre et son regard plongeait sur moi avec un petit sourire. Il m'asseyait sur ses genoux et sa main se faufilait dans mon short, tout doucement. Ses

doigts effleuraient le bout du ver, là où la peau est très sensible. Ça faisait pas mal, mais c'était désagréable. Comme si la peau était à vif ou trop neuve.

Il a dit : *à force de toucher, tu verras, ça deviendra plus agréable. Il faut que tu touches un peu tous les jours, Zéphyr.*

Comme j'étais gentil, j'essayais, même si ça me disait rien. Ça envoyait plein de petites fourmis dans mon ver, ça partait de sa main et ça se répandait dans tout mon corps. J'avais l'impression de mourir. De devenir un tas de poussière, une multitude de petits points. Ça me piquait les yeux si fort que j'étais obligé de les fermer longtemps. Les feux d'artifice pétardaient dans mon corps.

C'est ça : à ce moment, ma peau est devenue poreuse, transparente. C'est la faute à Calou si les feux sont entrés dans mon corps.

C'est lui qui a ouvert mon corps au moment où il fallait pas.

Il aurait dû le savoir, qu'on devrait pas faire ça devant les feux d'artifice. Les étincelles retombaient sur nous et après ça brûlait sous la peau. Personne ne voyait ce qui m'arrivait. Ils regardaient tous le ciel en poussant des grands *oh* et des *ah*. Je me métamorphosais et personne ne le voyait. Calou devenait très dur, on aurait dit un tronc d'arbre qui poussait.

Je me demande si lui aussi était pas en pleine métamorphose : ça aurait été drôle s'il était devenu pierre, statue, alors que moi, je devenais une pluie d'étincelles.

Je crois que c'est ce qu'il cherchait.

À ce qu'on s'atomise au même moment.

Lui solide.

Moi pulvérisé.

Mais ça arrivait jamais en même temps.

Même si j'aimais pas toutes les manières de Calou, j'aimais

quand même mieux ses mots que ceux de Papa :

— Manche à couilles !

Il s'adressait à moi.

Et il répétait ça, et moi, je pouvais pas m'empêcher, parce que j'avais toujours les images qui me venaient en même temps que les mots. Moi, je voyais des petites groseilles qui roulaient et s'écoulaient d'une manche de chemise et cette image me faisait rire.

— Ça t'fait marrer, en plus ? Tu te fous de ma gueule ?!

Claque. Sa grosse paluche : une main avec des doigts tout boudinés, comme des saucisses prêtes à éclater.

Je crois que c'est ça, au fond, ce que Papa cherche : que je donne aux autres la honte de moi-même.

Je suis bien obligé, vu que je sais pas faire autrement. Ça le sécurise.

Alors, je baisse les yeux, je deviens rouge pour pas qu'il se sente mal dans sa peau.

Je le laissais faire de moi une mer de sang qui bout. Ça bloubloutait comme dans un chaudron. Ça pulsait. Ça fouettait derrière mes joues, ça courait dans mes tempes, ça brûlait derrière les yeux. C'était pas vraiment douloureux, juste dérangeant de sentir la vie qui courait partout comme si elle voulait s'enfuir.

« Il sait rien branler de ses dix doigts, celui-là ! Manche à couilles ! » il répétait souvent.

Branler, ça me rappelle Julien à l'école qui faisait ça dans les buissons.

C'est bizarre, mais Papa il sort toujours des trucs en rapport avec le sexe, alors que ça n'a rien à voir.

Je l'aime quand même mon Papa.

Je sais pas vraiment pourquoi parce qu'il y a aucune raison.

Vraiment aucune.

Ça doit être fait comme ça, une sorte de protection, un cran de sécurité pour pas que les enfants tuent leurs parents.

Des fois, il me fait de la peine, ça doit être terrible de pas se sentir aimé. D'être l'intrus désigné. Il est jaloux parce que Maman et moi on a un monde tous les deux. Défense d'entrer. Nous, on vit dans les films et les histoires qu'on fait tourner dans nos têtes, celles qu'on se repasse en boucle. Oui, on est comme ça nous, on peut regarder mille fois le même film et ressentir des émotions toujours neuves. C'est ça, notre trésor. Papa il peut pas comprendre ça. Il a pas le même logiciel. Logiciel, c'est un mot que le copain de Myrtille m'a appris. Je l'aime bien parce qu'il y a ciel dedans, même si j'ai pas vraiment compris ce que ça voulait dire.

Papa, il s'est habitué à tout, comme Maman, mais il a besoin de le faire savoir.

On dirait que tout lui pèse. Son gros corps lourd s'enfonce dans le canapé, le sol. Il a arrêté de voler. Je sais pas ce qui a pu lui couper les ailes comme ça. Des fois, je me dis que c'est peut-être moi, parce que je suis pas comme il faut, avec ma caboche comme une outre pleine d'air, avec mes jeux de filles, avec mes amis invisibles et ma façon de pleurer pour tout.

Il sait pas ce que c'est de glisser dans les mondes invisibles.

Moi aussi, je serais triste et énervé si je pouvais pas flotter autour de moi.

Calou, il est drôle.

Rien à voir avec Papa et Maman. Il passe son temps à m'arracher mon nez avec ses doigts. Moi, j'aime pas trop qu'on prenne des bouts de moi, mais je fais mine que. Il m'achète toujours quelque chose. Des petits riens. C'est pas tant les cadeaux qui me font plaisir

que la surprise de les découvrir. Il est très attentionné.

Calou, il a compris que mon imaginaire avait besoin d'être suscité. Il sait y faire avec les enfants. Il en a deux, mais on dirait qu'il me préfère moi. Il est pas vraiment pareil avec Victor et Réjean.

Calou, je l'ai toujours associé au pays bleu. Là où j'allais à toutes les vacances.

Dans ce pays magnifique où tout vibre sous le soleil. Dans cet endroit où je devenais autre.

Un endroit dans le temps et l'espace sous le signe de la constante métamorphose.

Mon sang se transmutait en océan doré.

Ici, près de la mer, pendant les vacances, c'était un long jour qui s'étirait.

Il y avait toujours quelque chose à voir, à sentir.

Là-bas, les champs de coquelicots grimpants étaient des baisers volants.

La vie entière tournait autour de moi.

Tout mon corps imbibé de soleil resplendissait.

J'avais mille identités.

Souvent, j'étais maître tourneur de parasol.

Surtout après manger, le midi. Je me fauflais sous la table et je faisais tourner le bâton pendant que les adultes jouaient aux cartes en fumant comme des dragons. Quand j'en avais marre de voir la fumée bleue sortir de leurs narines, je m'improvisais fakir, pieds nus sur les graviers qui brûlaient et qui piquaient, je marchais jusqu'au potager, là où les allées de fleurs se tendaient vers moi avec leurs grosses têtes roses et rouges. C'est un autre monde. C'était toujours long d'attendre qu'ils aient fini de jouer. Mais ça tombait bien parce que pendant ces moments flottants, le temps aussi, il s'étirait. C'est facile de se jeter dans le ciel, se projeter dans tout.

Y a des fois où Papa était pas avec nous en vacances. Il travaillait, je crois.

Dans ces cas-là, c'est comme s'il était mort. C'est bien. Des fois, je me disais ça et la vie me paraissait légère, légère...

Mais cette année, il était là.

Je tournoyais autour de Maman, mais on aurait dit qu'elle ne me voyait pas, hypnotisée par les cartes, derrière ses lunettes de soleil.

Elle avait l'air encore plus intouchable que d'habitude.

Elle aussi, elle se sentait libre.

Là-bas, les débuts d'après-midi, je les aimais autant que je les détestais.

Maman disait qu'il ne faut pas aller à la plage avant seize heures. Que le soleil est mauvais et pourrait nous causer une insolation. Du coup, je traînais dans le jardin à chercher quoi faire, je ramassais des bâtons-pistolets, je m'inventais des vies, je me démultipliais, je courais parce que j'étais poursuivi par une force démoniaque, une horde d'assassins qu'on avait mandatée pour m'avoir, mort ou vif, ou j'étais un espion, un chasseur de monstres en mission. Je hurlais, je criais vers le ciel, je lançais mes claques-doigts partout autour de moi, je dansais autour du grand bouquet d'herbes de la Pampa, ces grands plumeaux qui brossent le ciel. Je débordais de vie. Je crois que ça agaçait Papa. Il ne faut pas faire de bruit. Jamais. La sieste à l'heure du soleil plombé est sacrée.

Des fois, ils s'enfermaient tous les deux dans la chambre. « Tu n'entres pas. Tu pourras venir nous réveiller quand il sera quinze heures trente. Tu comprends ? Quinze heures trente. »

Il répétait dans l'espoir que ça s'inscrive quelque part en moi. Parfois, Maman ressortait de la chambre avant et allait s'étendre

sur une natte de paille séchée dans le jardin au milieu des lézards et des fourmis, des papillons blancs et des scarabées bleus. Le pot de graisse à traire restait ouvert et fondait comme du beurre. Ça sentait bon le monoï.

Quand elle commençait à rougir, il était temps d'aller à la plage.

J'ai le temps. Je suis le temps. C'est moi qui me distends. Alors j'allais danser sur le puits condamné qui sonne un peu creux, surtout avec la dalle mal fixée qui bouge. J'aime le son qu'elle produit. Alors, je m'amusais à la titiller avec mes pieds. Une voix me hurlait : « Monte pas là-dessus, abruti ! Tu vas passer à travers et tomber au fond du trou ! »

Alors, je descendais, mais j'y retournais dès qu'il n'y avait plus personne pour me voir.

Myrtille, elle détestait les vacances.

C'est parce qu'elle commençait à devenir adulte. Tout l'ennuyait. Elle aurait voulu être partout, mais surtout ailleurs. C'est ma grande sœur, mais je l'aime bien. (En fait, c'est ma demi-sœur, mais on dit que c'est pareil.)

Myrtille dit qu'il n'y a rien à faire dans le jardin. Qu'il ne s'y passe rien.

Ça se voit qu'elle le voit pas avec mes yeux. Le jardin, il fourmille sans discontinuer. Je me roule dans les fleurs, je cours après les lézards, je les attrape avec mon épuisette. L'autre jour, j'en ai tué un tout petit sans faire exprès. Avec le cercle métallique de l'épuisette. Je lui ai filé un grand coup sur la tête. Il m'a fait de la peine avec sa petite langue toute bleue qui sortait de sa gueule.

Je l'ai recueilli dans mes mains, tout désolé. J'ai caressé son ventre en peau de serpent ; c'était bizarrement doux et froid. J'avais pas envie de pleurer, mais presque. Je sentais que j'avais

fait quelque chose de mal. C'est pas tant que Papa ou Maman m'auraient engueulé, mais je le sentais en moi que c'était mal. Je voulais m'excuser, demander pardon, mais je sais qu'aux morts, on peut plus rien leur dire. Même pas pardon.

Du coup, j'ai vidé la boîte d'allumettes au-dessus de la cheminée condamnée dans la cuisine et je l'ai mis dedans. J'ai refermé le carton sur son petit corps et je suis allé cacher le tout sous mon lit avant de ressortir.

J'aime bien les animaux.

C'est vrai que des fois, je m'amuse un peu trop avec les crabes et les crevettes que je pêche derrière la maison, là où le soleil ne tape jamais. Il y a un gros pin qui cache toute la lumière. Pareil pour les escargots que je fais éclater entre mes doigts après les avoir laissé courir le long de mes bras. J'aime bien le contact de leurs corps sur ma peau. On dirait des petites langues toutes fraîches. Des fois, j'allume un feu sans que Papa le sache et je mets mon seau rempli d'eau et de mes compagnons du jour. Je prends un pic en bois et je fais des brochettes de crabes et de petites crevettes grises translucides. J'aime bien appuyer sur leurs petits corps visqueux. Y a leurs petits yeux noirs comme des billes de charbon qui ressortent. C'est drôle.

Je les jette dans le feu. Comme ça. Parce que j'adore voir comment ils se transforment. Ils se tordent, sautillent sur eux-mêmes, changent de couleur avant de plus bouger du tout. Je sens qu'il y a quelque chose à comprendre là-dedans, un truc important, fondamental, comme ils disent, mais je vois pas tellement quoi. Alors du coup, je recommence. Encore et encore jusqu'à ce que je comprenne. Ils sont là, mais ils sont plus là. Des fois, moi aussi, j'aimerais bien m'envoler comme ça dans l'air et laisser ma peau tomber.

Être libre.

Mais où ils vont ?

Quand le feu s'éteint, je reprends mes petits animaux et je déchiquette leurs entrailles, je casse leurs carapaces carbonisées avec un gros caillou. C'est fait bizarrement. C'est mou, encore un peu liquide. En fait, mes animaux, ils sont comme moi. Tout pleins d'eau. Des viscères comme on a vu en cours de sciences.

À la fin de la journée, Myrtille revient toute bronzée avec son vélo.

Une fois, elle m'a trouvé en train de pleurer. Des gamins étaient passés devant le portail de la maison et avaient ri et m'avaient montré du doigt.

— Regarde-le, l'Autre !

Et ils s'étaient enfuis en courant. J'avais entendu la majuscule. C'est rare d'entendre les majuscules.

Là dessus, j'étais allé regarder mon visage sur la surface de l'eau, dans le seau.

— Pourquoi tu pleures, le microbe ?

— Y en a qui se sont moqués de moi. Tout le monde dit que je suis moche.

Myrtille avait lâché son vélo pour venir s'accroupir auprès de moi en regardant aussi dans le seau.

— Mais non, Zéphyr, tu n'es pas moche. Tu es très mignon. Tu es juste... différemment figuré. Allez, petit monstre. Rien à foutre des autres.

Moi, la seule chose que j'ai entendu dans son « différemment figuré », c'est défiguré. Mais j'ai aussi compris qu'on pouvait m'aimer quand même malgré ça. C'est quand même quelque chose.

Parce que moi, je demande que ça, qu'on m'aime, qu'on me

fasse exister.

Je crie avec mon regard qu'on m'aime, mais personne le voit vraiment, sauf des fois, mais ça dure pas.

Y a que Myrtille et Calou pour me dire que je suis beau.

Calou, il dit aussi que je suis doux. Que j'ai la peau tellement douce que c'est pas normal. Que ça devrait être interdit. Même que c'est interdit ce qu'on fait, même si moi je fais rien. Qu'il faut pas le dire. Jamais. À personne. Sinon, il pourrait mourir.

Il aime bien me toucher la peau. Très longtemps. Tout doucement. Il fait glisser la pulpe de ses doigts lentement de ma main jusqu'à mon épaule. Ça me fait des frissons. J'aime bien.

D'ailleurs, il prend toujours soin de me demander :

— Tu aimes ?

Je dis oui de la tête. Les frissons me montent jusqu'au sommet du crâne. Je pourrais presque m'endormir. C'est comme si une armée de fourmis élit domicile sous ma peau. Pas les fourmis rouges ou les aoûtats qu'on trouve sur le ciment de la terrasse, non, plutôt des genres de fourmis qu'existent pas et que je m'imagine toutes petites, bleues, rouges et vertes. Des fourmis qui feraient la course et se bousculeraient les unes les autres pour arriver les premières à l'autre bout de mon corps. Comme la neige sur l'écran de la télé.

Une fois, je me rappelle qu'il m'a léché, Calou, comme ça, l'air de rien, avec des petits coups de langue. Je trouvais ça dégoûtant, mais je disais rien. Ça faisait pas mal. C'était juste bizarre et ça avait rien à voir avec les escargots.

Il me dit :

— Ta peau, elle a le goût de la vanille. Tu es très bon, Zéphyr.

Souvent, il demande :

— Tu m'aimes, Zéphyr ?

— Oui.

Je dis oui, mais je sais pas vraiment si je l'aime, Calou. Je le déteste pas. Des fois, il me fait peur, même s'il est gentil avec moi.

Y a un truc en moi qui me dit que je devrais avoir peur.

Des fois, il m'appelait son « vanillon ».

Des fois aussi, il me faisait des bisous sur la bouche. C'était pas très bon, ça me dégoûtait même, mais je faisais comme si pour pas le vexer.

Puis, j'ai plus vraiment pensé à ça.

Le décor a balayé tout. La vue me lavait. Mon esprit la buvait entièrement.

Je me concentrais sur les choses de l'invisible.

Sur le sol des forêts de pins tout jonché d'épines et de sable fin, face à la mer, il y avait des vagues qui émanent du sol. C'était doux et chaud. On aurait dit qu'il y avait que moi pour les voir. Les autres sont pas trop sensibles à l'essence des choses. Aux ambiances. Aux couleurs. Aux odeurs. Aux endroits. À l'atmosphère. Je crois qu'on dit comme ça. Moi, mon état et ma couleur changent quand j'entre dans une pièce, dans un parc, quand je foule un nouveau sol. Je suis très perméable à mon environnement. Ça veut dire que je suis comme une éponge. Un caméléon. J'absorbe tout ce qui m'entoure et ça devient une partie de moi. Parce que c'est ça, la réalité.

Je vis par tous les pores de ma peau.

Les grandes personnes, elles se ratatinent dans leurs sacs de peau élastique en croyant que le reste les concerne pas. Que tout ce qui est dehors a rien à voir avec eux.

Elles sont bêtes. Et aveugles surtout. Aveugles des yeux et de l'esprit.

Elles, elles sont incapables de voir le merveilleux au pays des châteaux d'eau et du soleil infini, des parkings déserts, des puits magiques, des tunnels aux sons pierreux et des nuits parsemées de diamants.

Dehors, tout brille, tout crie, mais on dirait que tout le monde s'en fiche.

Avant, j'avais faim de vie.

Je me levais tôt, toujours trop tôt.

Si tôt qu'on me disait toujours : « Recouche-toi, bordel ! Profite un peu ! »

Je vois pas comment on peut profiter les yeux fermés. Moi, je peux pas m'empêcher de regarder le jour se lever. Surtout l'hiver quand la brume blanche se fait transpercer par les rayons d'or. L'été, c'est encore pire. Y a le monde qui me dit carrément : « Lève-toi, lève-toi ! La fête a déjà commencé ! » L'été, c'est la vie qui s'allonge. C'est la saison où je dors le moins. Y a tout ce soleil qui court dans mes veines. L'odeur des vacances dans l'air. J'ai comme des ailes qui me poussent dans le dos.

Y a une grande vérité qui se déshabille devant moi.

Je reste tard dehors après l'école dans mon grand théâtre à ciel ouvert. Le monde, c'est le nid d'aventures extraordinaires. C'est juste un prétexte. Et moi, je suis un terreau d'histoires. Non, je suis une histoire sans fin qui se lit toute seule et qui, à force de se raconter elle-même, se modifie, se ramifie au fur et à mesure de manière différente, prend mille et un chemins inattendus, toujours nouveaux.

Mes intrigues secrètes se complexifient chaque jour davantage.

Les graines de mon imagination prennent racine très haut dans le ciel et très profond dans la terre.

Du levant au couchant, je bois le jour.
Ça, personne peut me l'enlever.

Ça m'écorche un peu le cœur quand Maman, elle parle de moi aux autres.

Maman a dit que quand je suis né, c'était le pire jour de sa vie.
(Elle a dit ça à une voisine, un jour, devant moi, comme si j'étais pas là ; comme souvent.)

Une tête si énorme qu'elle a souffert pendant des heures. Qu'on a été obligé de m'extirper de son ventre avec des genres de grosses pinces en fer. Que si on m'avait pas délogé, j'y serais encore, à flotter comme dans une boule à neige, à nager dans des galaxies moites et rosées.

Y aussi autre chose qui la met en colère, Maman. C'est mes problèmes de peau.

— Mais tu as la peau tout sèche ! C'est quoi, ça, encore de l'eczéma ?

Maman, elle touche mes plaques roses qui suppurent, l'air de désapprouver ma métamorphose.

Ça la mettait en rogne que je guérisse pas. Je peux pas lui dire que c'étaient mes écailles qui ressortaient. Qu'elle pourrait jamais en venir à bout. Qu'elle aurait beau me tremper dans tous les pots de crème du monde... Rien m'enlèverait mon appartenance aquatique.

J'aurais pu tout avouer, mais elle m'aurait dit encore : « C'est n'importe quoi ! »

Parce que tout ce que je peux dire tombe dans la boîte à n'importe quoi.

Mes mots, ils valent rien.
J'ai aucune chance.

Je peux pas lui dire que je suis en train de devenir une sirène.

Que c'est ce qui arrive quand on s'accroche si fort au sable et à la mer auxquels on se sent appartenir.

Mais j'avais pas que des problèmes de peau sèche.

J'avais aussi des problèmes de peau élastique.

Maman, elle m'avait amené chez le docteur parce que j'avais un phimosis.

Soi-disant que j'avais la peau trop petite pour mon zizi. Moi, j'avais envie de dire que ma peau était trop petite pour mon âme tout court, mais on m'a pas demandé mon avis. Les docteurs, ils s'occupent du corps, pas de ce qu'il y a dedans. Ils s'en fichent que y ait quelqu'un à l'intérieur.

Le docteur il a commencé à me faire durcir devant Maman qui regardait avec tous ses yeux. Il a dit :

— Ça ne va durer qu'une seconde.

Sauf que la douleur elle aime bien s'installer dans un corps.

Le docteur il a tiré d'un coup sec. Je me souviens de la brûlure, du sang qui coulait de moi. C'était comme un baptême du feu. Je le sentais courir partout sur mon zizi, le feu.

Ce que je comprenais pas, c'était pourquoi tout le monde s'intéressait à mon sexe.

Après cette visite, j'avais acquis une conviction : les choses du sexe, ça devait toujours se faire dans le sang. Toujours.

C'est pour ça que moi, je voulais jamais avoir affaire au sexe.

Je comprends pas pourquoi les adultes courent après.

C'est triste de se sentir si vide, si incomplet pour avoir besoin de se brancher l'un à l'autre. Je trouvais ça dégoûtant.

Mais moi, je m'en fichais de ça.

Y avait qu'une chose qui comptait vraiment.

Mon pays bleu.

Parce que mon pays bleu, c'est le cœur du monde.

Là où le mien scintille.

Son symbole, son emblème, ce sont deux cœurs entrecroisés surmontés d'une couronne.

Y a des châteaux d'eau partout pour me rappeler que je viens de la mer, si jamais je venais à l'oublier.

Les châteaux d'eau, c'est des bornes d'appel vers mon vrai moi.

C'est des checkpoints. Des tours sacrées qui veillent sur moi.

Là-bas, j'éclate en mille et un rires de mouettes, je roule comme un caillou sur la grève dans les roucoulements des pigeons ramiers, je coule sur le bitume comme un serpent de verre.

Mon monde intérieur et extérieur communiquent si bien qu'ils se répandent l'un dans l'autre. Ils se répondent. Il n'existe aucune limite entre ce qu'ils appellent le réel et l'imaginaire. Ils ne sont qu'un comme la mer et le ciel. Ça, personne ne peut me l'enlever. Je sens que c'est ce qui fait ma force. Ce qui me sauve toujours de l'horreur terre à terre dans laquelle ils nagent tous. Plombés par leurs corps fermement ancrés dans le sol. Moi, je bouge, je saute, je cours, je vis, je vole. C'est pour ça que ça énerve autant Papa : il est plus capable de voler comme moi. C'est une bête histoire de jalousie. Il voudrait me couper les ailes. Me ramener à la terre. Parce qu'il supporte pas que je sois aussi vivant. Parce que c'est vrai que c'est épuisant d'être aussi vivant que moi. Mes journées sont bien remplies. Il n'y a pas une minute que je ne vive pas pleinement. Les adultes regardent sans cesse leurs montres et disent souvent des phrases comme : « aujourd'hui, ça passe pas » ou alors « j'ai pas le temps ! », « dépêche-toi ! »

Ils en ont plein, des phrases toutes faites comme ça qui sortent de leur bouche de robot.

Ils ont un problème avec le temps.

Y a que les vieux pour nous comprendre vraiment, nous, les enfants.

Eux aussi, ils vivent hors du temps. Ils en ont même plein à offrir. Les vieux, ce sont des adultes qui ont reçu l'enfance en héritage.

On s'occupe d'eux comme on s'occupe de nous. On les commande, on se les refile, on leur dit quoi manger et à quelle heure, on les glisse dans leur lit, on les abreuve de « fais attention », « c'est pas bon pour toi », on les met dans une bulle, on les mélange pas aux conversations.

Quitte à être considéré comme un assisté, j'aimerais bien être déjà vieux.

Pas passer par la case adulte.

Ma grand-mère, c'est une sorcière.

Elle a une grosse touffe noire en guise de cheveux et des grands sourcils dessinés en arc de cercle au-dessus de ses yeux bleu piscine. On dirait qu'elle veut vous boire quand elle vous regarde. Y a toujours de la fumée qui sort de sa bouche. Des fois, elle me donne des sous, des fois, elle me dit que mon père c'est un gros con, que Maman elle aurait mieux fait de se casser une jambe le jour où elle l'a rencontré mais que c'est trop tard maintenant.

Ma grand-mère, elle m'encourage. Avec elle, on s'amuse à insulter Papa quand on est tous les deux. Elle prend un petit verre et elle s'installe sur le canapé, près du téléphone, et elle commence à appeler des gens au téléphone pour faire des blagues. Elle traite des dames de connasse et elle s'arrête pas de rire.

Souvent, elle me demande :

— T'as une amoureuse ?

Ça me fait penser à quand Calou m'avait demandé :

— On pourrait être des amoureux, tu crois pas ?

— Bah, t'es trop vieux, toi. Les enfants avec les enfants, et les adultes avec les adultes.

— Il faut que je te dise un secret. Moi, je suis un enfant. J'ai dix ans. Comme dans la chanson... Des fois, il arrive que le corps grandisse, qu'il se transforme, mais qu'on reste un enfant. À l'intérieur. Tu comprends ?

Cette idée me plaisait beaucoup.

Il a dit :

— Alors tu vois, toi et moi, on pourrait très bien être deux amoureux.

— Si tu veux, j'ai dit.

Parce que j'aime pas vraiment être méchant, même si ça me paraissait bizarre.

— C'est encore un secret, ça, tu sais ?

Je savais.

— Allez, mon petit chéri, tu veux une glace ?

Les adultes passent leur temps à vouloir mettre des choses dans mon corps.

« Mange, putain... Tu vas avoir faim ! », « Prends ton sirop, tu tousses encore ! », « Avale ça, c'est pour dormir. » Parfois, même Calou s'y mettait : « Goûte, Zéphyr, tu vas voir, c'est très bon. Comme un bonbon... »

Moi j'en ai marre qu'on veuille me remplir tout le temps. Je suis bien comme je suis. Qu'est-ce qu'ils croient tous ? Qu'il me manque un morceau ? Ils voudraient que je sois comme eux, toujours à me mettre quelque chose dans le bec. À manger, à boire, à fumer, à mâcher, à guérir. On dirait qu'ils ont peur d'être vides. Moi, je vous

le dis, ça tient de la psychiatrie. Mais je dis rien, moi, j'ai rien le droit de dire, mais je m'en fiche pas mal.

Je me réfugie dans mon château intérieur et les autres s'effacent.

Moi, j'étais plein de tout, tout le temps.

Je rayonnais de plénitude et de perfection.

Calou aussi il voulait mettre des choses dans mon corps mais il me forçait pas. Jamais.

Il proposait.

Il me prenait souvent, pour que Papa et Maman puissent se battre et souffler dans la chambre tranquillement sans que je sois là, derrière la porte.

Il me souriait tout le temps, aussi. Des fois, ses yeux c'étaient comme des caresses et il me disait :

— Allez, je te paie une glace. On le dit pas à tes vieux, hein ?

Alors, on s'en allait manger des glaces dans la rue des touristes, comme il dit, celle avec les fanions accrochés au-dessus de nos têtes, une pluie de petits drapeaux multicolores qui virevoltaient sous l'effet du vent comme s'ils riaient, un peu comme les feuilles des arbres qui bordent la rivière salée qui est toute verte. Là où les saules pleureurs trempaient leurs doigts dans l'eau.

J'aimais bien quand on avait ces moments qu'à nous deux, quand on tardait à rejoindre Victor et Réjean. Il me donnait l'impression que j'étais son préféré, alors que j'étais même pas son fils.

Aussi, j'aimais bien quand il me faisait conduire. Bon, en vrai, je sais que c'était pas moi qui conduisais, mais ça me faisait un drôle d'effet d'avoir le volant entre mes mains et de voir le paysage qui défilait droit sur nous. Il m'asseyait sur ses cuisses et on démarrait en trombe, comme j'aimais. Calou, il avait souvent peur que je tombe, alors il refermait la ceinture de sécurité autour de nos deux

corps, comme ça, j'étais bien plaqué, je risquais rien. Il me disait toujours : « Rapproche-toi. Cale-toi bien. » Quand il disait ça, il prenait mes cuisses dans ses mains et il me faisait reculer un peu, toujours un peu plus proche de lui. Il avait chaud. Son parfum me faisait un peu tousser. C'est pas que ça sentait pas bon, c'est juste que y en avait beaucoup. Au début, j'étais pas habitué, je m'étonnais de cette dureté sous mes fesses.

Mais à force, c'est devenu une espèce de blague entre nous.

Il me disait :

— Tu sens le petit soldat de bois ?

— Oui.

— Il te fait pas mal, au moins ?

Je disais la vérité : non. Ça tapotait juste sur mes fesses à travers le tissu, comme si on cognait à une porte avant d'entrer.

Après avoir conduit dans les petites rues, on va se garer près de la forêt de pins. Généralement, il y a pas grand monde à cette heure-là. Il me dit :

— C'est l'heure de l'autre jeu, tu te souviens ?

— Oui, je sais.

Il me fait avancer, reculer, ses mains se serrent très fort autour de ma taille. Très vite, le tissu commence à chauffer, ça brûle un peu, mais pas tellement. Il souffle très fort. C'est un jeu bizarre, mais ça me dérange pas trop. J'ai compris que c'était un peu un échange. Pour continuer à conduire, il faut faire le frotti-frotta. Je sais que c'est fini quand il souffle très fort, il soupire dans mon cou. La sensation du souffle dans mon cou est agréable ; ça me rafraîchit. Parce que la chaleur humide qui émane de son corps me contamine.

Là-dessus, il passe une main sur ma tête et il me fait :

— T'es gentil.

Comme si j'avais fait quelque chose ou que je lui avais rendu service.

Après ça, il est assez silencieux. On va dans sa maison et je rejoins les garçons pour jouer dans le jardin. Avant de me faire descendre de la voiture, il m'adresse un clin d'œil pour me rappeler que c'était encore un de ces moments entre nous. Un moment précieux dont il faut pas parler pour pas le gâcher.

Je sens bien qu'il veut que je lui donne quelque chose même si je sais pas bien quoi. Ça se sent dans son regard. Ses yeux, on dirait qu'ils voient tout. Qu'ils voient même à travers moi. Son regard me transperce toujours. Des fois, la nuit, quand j'appuie sur mes yeux pour faire naître les feux d'artifice sur l'écran du noir — on dit des phosphènes, je crois ; c'est Myrtille qui me l'a dit —, je vois ses yeux qui flottent tout autour de moi dans ma chambre.

Son regard, il ne me quitte jamais. Des fois, j'entends même sa voix.

Sauf qu'à ces moments-là, quand je suis seul dans ma chambre, il me fait peur.

C'est comme si ses yeux me disaient : je vais te dévorer.

Même si je sais que c'est pas vraiment possible, ça me terrorise.

Surtout à ces moments-là.

La nuit.

Mais j'adorais nos tours en voiture.

Je sentais souvent son regard se poser sur moi de côté. Je savais qu'il s'inquiétait pour le secret, mais moi, après le jeu du frotte-fesses, j'étais déjà passé à autre chose. Je m'en fichais. J'étais déjà dans la vue à voler à côté de moi-même le long de la route.

Et j'aimais encore mieux les glissades sur l'eau, quand il m'emmenait dans les marais salants, là où les hautes herbes effilées

pliaient sous le vent et chantaient tout doucement. Sur son lieu de travail. Des fois, souvent même, je m'allongeais dans le fond de la barque et je regardais le ciel couler au-dessus de moi pendant qu'il naviguait.

— Où tu veux aller, Zéphyr ?

— Jusqu'à la mer !

Ce que je disais pas, c'était que j'aurais aussi voulu rejoindre la mer d'en haut. Ou alors, me rendre jusqu'à l'horizon, là où les deux se rejoignent, juste pour voir comment c'est, sur cette ligne mystérieuse qui se dérobe toujours, il paraît.

La barque, c'était un peu ma récompense. Je le sais bien. Il me le rappelait souvent.

— Tu sais que pour que je t'emmène glisser sur l'eau, il faut que tu gardes le secret ?

— Oui.

Alors, moi, je disais rien, et j'en profitais à fond. Calou m'offrait son dos pendant qu'il pagayait.

Moi, je me couchais par terre, j'enroulais mes mains dans le moelleux des nuages et je jouais au chef d'orchestre. Je déplaçais les cumulus, je soufflais sur les nimbus, je dessinais du bout des doigts de nouveaux traits de vapeur comme de la crème chantilly, parallèles à ceux que les avions laissaient dans leur sillage. Je coordonnais le grand ordonnancement du ciel.

Le monde, c'était juste un grand tableau sur lequel je pouvais tout écrire.

Il était rien qu'à moi.

Je sais bien que je saute du coq à l'âne, que je passe d'une idée à l'autre, qu'il y a ce truc qu'il faut que je dise, mais comme c'est pas facile, je prends des détours. C'est plus facile les colimaçons. Les spirales qui montent et qui descendent. Les allers-retours.

J'ai aussi envie de dire ce que ça fait d'être un garçon coincé entre terre et ciel avec la mer juste devant puis du temps.

Beaucoup de temps.

Mais je sais aussi que vous les adultes, vous avez pas tellement de patience, que vous aimez pas tellement les détours, les zigzags.

Alors, je vais le dire.

Parce qu'il faut le dire.

C'était le jour de l'éclipse qu'il m'a emmené à la plage.

Y a des toilettes sur la plage, des toilettes incrustées dans la digue. Y avait jamais personne qui y allait. C'était toujours très sale.

On est rentrés dans le mur de béton et on a glissé jusqu'au fond du couloir jamais éclairé. Victor et Réjean, ils jouaient au bord de l'eau. Nous, on était loin.

C'était comme rentrer dans une tombe. Y a la fraîcheur qui nous a enveloppés, mais d'abord, ça a été les odeurs.

— On va faire pipi ensemble, pour gagner du temps.

Il disait ça, mais je savais que ça durerait longtemps.

J'ai sorti mon zizi et j'ai essayé de laisser couler.

Calou, il m'a demandé :

— Tu t'en sors ?

Sa voix était chaude, traînante.

— Oui.

— Tu as besoin d'aide ?

— Oui. J'ai peur des araignées. Je veux pas rester enfermé aussi.

Y avait jamais de lumière ici, même pas une violette.

— T'inquiète pas, je suis avec toi.

Calou a sorti son zizi. Il était très gros, ça faisait bizarre. Je l'avais jamais vraiment vu aussi réveillé. Juste senti à travers des vêtements.

Je me disais : c'est pas normal un truc pareil.

— Eh ben, vas-y, qu'est-ce que tu attends ? Tu n'as plus envie de faire pipi ?

— Si.

— Tu veux que je t'aide ?

— Non.

J'ai baissé mon short et pointé vers la cuvette mon petit appendice rabougri. J'ai senti son regard me couvrir. C'est dur, de faire pipi quand quelqu'un nous regarde. Alors, j'ai attendu, attendu, mais rien ne se passait. L'odeur d'urine embaumait les toilettes. Mon regard s'est perdu au plafond vers les araignées endormies dans leurs nids de poussière, perchées dans leurs toiles de cristal. Calou, il a commencé à s'agiter comme il faisait souvent, mais plus longtemps que d'habitude. Moi, je restais silencieux et je regardais la métamorphose de la chair.

C'est sorti de son tube comme de longs fils de cristal. Des toiles d'araignées d'un nouveau genre ont maculé la cuvette. Il soufflait, soupirait beaucoup. Il avait pas l'air bien. On aurait dit que la tête lui tournait.

Après, il m'a tendu son bâton de sel et il s'est mis à pleuvoir sur moi. C'était une pluie faible, un peu triste, qui a pas duré longtemps, un peu chaude comme une pluie d'été ou une douche d'étoiles. À la fin, ça coulait et ça gouttait comme un robinet mal fermé. Quand il a eu fini, il l'a rangé et tout est redevenu normal. Il avait l'air calme, mais fatigué. Ça m'a fasciné cette transformation, cette façon de devenir fontaine.

Il me disait toujours qu'un jour, mon corps aussi il ferait tout pareil comme lui, mais j'arrive pas à le croire. Que je devrais penser à quand ça m'arrivera de me mettre à pleuvoir comme ça. Qu'il

faudra que je me rappelle. Il m'a essuyé la figure avec du papier toilette, mais même après ça, la peau me tirait comme après la baignade. Ça piquait et ça grattait. Je me sentais un peu sale, mais ça a pas duré.

Il m'a tendu le bâton de sel et il m'a dit :

— Tu veux pas goûter, cette fois, Zéphyr ?

Moi, je m'hypnotisais dans son zizi dégoulinant.

Il a essayé de me rassurer :

— Un jour, toi aussi, tu en auras. Tu penseras à moi, quand ça t'arrivera.

C'était pas vraiment une question.

— Allez, tu me montres comment tu fais ?

J'ai pas vraiment eu le temps de réfléchir que là, il y a un monsieur qui est apparu juste derrière nous et qui s'est mis à hurler. Ça m'a fait sursauter. Sa voix a résonné partout dans les toilettes. Calou, il s'est dépêché de se rhabiller. J'ai senti que le type était en colère contre lui. Ou contre moi. Je sais plus. Moi, je me suis bouché les oreilles parce que c'était beaucoup trop fort. Tous ces cris, c'était comme des poignards dans mon esprit.

Quand y a trop de bruit, j'ai plus de place pour être moi.

Là, il m'a parlé à moi alors qu'il bousculait Calou sur le carrelage :

— Va retrouver tes parents ! Ils vont te chercher. Allez, va-t-en !

Calou il a dit :

— Je lui ai rien fait !

Je crois qu'ils se sont battus.

Alors, je me suis mis à courir. J'ai filé le long du couloir sombre et y avait que mon cœur qui battait au rythme de mes pas sur la plage. Le sable brûlait mes pieds nus, mais je m'en foutais. Je savais juste une chose : c'était que je devais courir et plus me retourner. C'était comme dans mes courses poursuites imaginaires sauf que

c'était pour de vrai. Personne ne me croira. Je me souviens que je me suis dit ça.

Parce que je suis un sac percé d'histoires.

Mais y avait plus important.

Fallait que j'échappe à la lutte des hommes.

Fallait que je m'échappe de moi-même.

J'ai couru sur la route, dans des rues que je connaissais même pas. Je pleurais. Ça m'empêchait de bien respirer. Mais je savais qu'il fallait pas que je m'arrête de courir. Mon cœur battait à fond. J'avais l'impression de les entendre encore crier dans ma tête. J'imaginai Calou qui se faisait mettre la tête au carré, ça me rendait triste. Je m'en suis voulu de l'abandonner dans les toilettes. Mais j'avais pas d'autre choix que de faire pousser mes ailes et filer. Le bitume me brûlait la plante des pieds, les petits cailloux pointus me blessaient, mais je savais que si je courais le plus vite possible, je sentirais presque rien. Sur le bord de la longue rue, les maisons vides me regardaient passer sans rien dire, les troènes me toisaient impassiblement.

Y avait que les arbres, ces gentils géants, qui ont été là pour me parler.

Je me suis arrêté de courir et je les ai regardés en pleurant. Et soudain, j'ai entendu la chose la plus magnifique au monde : le bruit qu'ils ont fait à ce moment-là avec l'aide du vent, comme une longue parole réconfortante. Le froissement des feuilles résonnait jusqu'à l'intérieur de moi et agissait comme une berceuse. J'étais comme en extase, même si les larmes coulaient encore.

Là, le vent s'est intensifié et les arbres ont tendu leurs bras vers moi.

Comme un appel pour que je m'élève.

Viens, Zéphyr, il faut que tu montes au ciel... C'est le moment...

Maintenant.

Y avait qu'eux pour comprendre le changement fondamental qui s'opérait en moi.

Le vent me poussait dans la grande rue alors je me suis remis à courir. Mon cœur battait à tout rompre mais je me suis plus arrêté.

J'ai couru sans savoir où j'allais. Je sais pas par quel miracle, mais j'ai retrouvé la maison. Pourtant, c'était loin et je connaissais rien aux rues. Mais dans cette ville tout près de la mer, c'est comme si je connaissais toutes les rues par cœur malgré moi. Comme si y avait un genre de mémoire secrète.

Je suis entré dans le jardin.

Maman était allongée sur sa natte, le dos tout huilé, brillante. Le bruit des graviers a arrêté son attention. Les fleurs ont tourné leurs têtes multicolores vers moi dès qu'elles m'ont vu entrer. Elles avaient l'air tristes.

La tête de Maman s'est relevée et elle m'a demandé :

— Ben, qu'est-ce que tu fais là ? Tu ne devais pas rentrer à six heures et voir l'éclipse avec Réjean et Victor ?

Là, sans savoir pourquoi, je me suis mis à pleurer. J'ai pleuré et je me suis plus arrêté. Maman m'a regardé de tous ses yeux sans cligner.

— Qu'est-ce qu'il y a ? elle a presque crié.

Elle aimait pas tellement qu'on la dérange pendant la friture.

Alors que je devenais ma propre fontaine, incapable de parler, elle a continué à s'agacer :

— Bon, alors ! Qu'est-ce qu'il y a, là ?

J'ai hoqueté :

— Je m'étais perdu...

J'avais peur que le sel de mes larmes tombe sur mes cuisses nues et fasse ressurgir mes écailles.

— Et Calou, il est où ? Il ne t'a pas ramené ?

— Je me suis perdu, j'ai répété.

Je disais que la vérité. Mon cœur allait s'arracher de ma poitrine.

Elle s'est levée en soupirant avant d'aller prendre le téléphone. Je sentais qu'il y avait Calou à l'autre bout du fil.

Elle parlait fort :

— Oui, c'est moi. J'ai Zéphyr qui vient d'arriver... Il me dit qu'il s'est perdu... Ouais... Oui, t'en fais pas. Il est bien arrivé. Oui, il a retrouvé le chemin de la maison... T'en fais pas. Merci. Oui, il n'y a pas de problème. T'en fais pas. À plus tard.

Maman s'est retournée vers moi :

— La prochaine fois que tu t'enfuis comme ça...

Elle a pas terminé sa phrase.

Je suis allé m'enfermer dans la salle de bain pour me dégourdir les nageoires et finir de pleurer aussi. Y avait mes larmes qui tombaient dans l'eau du bain. Ça faisait comme des diamants qui flottaient. Ça accélérât ma transformation. Je voyais ma queue bleue scintiller entre la rosée de mes yeux. J'agitais mes nageoires dans l'espace du bain et forcément, je mettais de l'eau partout par terre. On se rend pas compte, mais c'est pas évident du tout de coordonner ses mouvements quand on n'a plus de jambes.

Je suis pas resté longtemps dans le bain parce que Maman a crié :

— Zéphyr, tu vas rater l'éclipse !

Je me suis dépêché de me sécher pour courir dans le jardin.

Maman, elle, elle est rentrée pour rejoindre Papa dans la chambre en me faisant promettre de bien regarder le spectacle du ciel jusqu'au bout.

C'est juste avant que le soleil joue à cache-cache avec la lune que Calou a décidé de venir.

Pour nous dire au revoir. Comme on partait le lendemain. Quand j'ai reconnu le bruit de la voiture, je suis allé me cacher dans la grange parce que j'ai senti monter en moi l'envie de pleurer. Je sais même pas pourquoi. Je n'étais pas triste et il n'y avait aucune raison. C'était comme un réflexe. Je me suis glissé entre les fagots de bois et les toiles d'araignées. J'ai entendu mon nom plusieurs fois, de plus en plus fort, puis rien.

En prenant un passage secret, je suis allé me cacher dans le grand buisson feu d'artifice derrière la maison. Ses grandes langues acérées comme des sabres m'ont coupé les bras et les jambes, mais fallait que je disparaisse. Je me suis frayé un chemin jusqu'au centre, transpercé par ses millions de bras tranchants. J'ai attendu. J'ai attendu longtemps que mon nom se confonde au vent. Quand ils ont eu fini de m'appeler, j'ai encore attendu. Le bruit du moteur de la voiture qui s'éloigne m'a rassuré. Pourtant, j'ai continué de laisser le buisson bruisser tout autour de moi. Les grands plumeaux au-dessus de ma tête ondulaient tranquillement et brossaient le ciel.

Tout était fini.

Dans mon écorce végétale, avec mes longs bras coupants, je me sentais en sécurité.

J'ai regardé le ciel. Le soleil a disparu. C'était beau. C'était terrifiant.

Pas bouger. Surtout pas bouger. Regarder le ciel sans sourciller.

Je sentais que Calou il avait pris quelque chose de moi.

Que plus rien serait comme avant.

Je me sentais tout vide.

Il faut le dire.

Il faut l'écrire.

L'éclipse.

C'était le jour de l'éclipse.

C'était ce jour-là.

J'avais dix ans et je suis mort. Personne n'était à l'aube de s'en douter.

J'ai su ça quand j'ai vu le soleil disparaître derrière la lune dans mon armure végétale. Ou peut-être que c'était l'inverse. Tout ce que je sais, c'est que d'un coup, le monde m'a semblé très froid. Une ombre a enveloppé la maison, le jardin, les rues, le monde. L'ombre a bu toute ma magie. L'ombre, elle a glissé jusque dans moi. J'ai eu peur. Pendant ces deux ou trois minutes, tout s'est tu. Je ne sais pas si c'était dehors ou en moi. Je savais que plus rien ne serait comme avant. Je sentais les tiraillements qui agitaient mon bas-ventre. Je sentais que j'allais me faire dessus. M'ouvrir en deux. Que mes tripes allaient carboniser comme celles des crabes sur le brasero.

J'ai vu la lune s'incliner, reprendre sa course. Mais quand le soleil est progressivement revenu, je n'entendais plus le bruit du monde.

Je convoquais par l'esprit mes ennemis invisibles, mes alliés, mes amis imaginaires...

Tout restait au silence.

Plus rien ne me parlait comme avant.

J'ai entendu les portières claquer, la voiture démarrer, puis le bruit du moteur s'éloigner. J'ai compris qu'il était parti. Que je le reverrai sans doute jamais. Quand le bruit de la voiture a disparu et a fini par se confondre au reste, je crois que je suis tombé par terre.

Le soir même, j'ai passé mon temps à m'asticoter. Y a que ça qui me calmait. En général, après avoir explosé en un millier de petites étoiles, je trouvais le sommeil.

Mais ce soir-là, ça suffisait pas, alors je recommençais, encore et encore, jusqu'à la brûlure.

Pendant trois jours — une éternité —, j'ai tenté de retrouver mon univers.

Je me sentais dépossédé de tout. Le monde était devenu une coquille vide.

Le jardin, le ciel, la mer, ils me parlaient plus comme avant.

Comme si le signal avait été brouillé. Comme si je pouvais plus rien sentir de ce qu'ils cherchaient à me dire.

Ça m'a tué.

Il n'y a que ça qui m'ait tué.

C'est pas les larmes de sel de Calou qui m'ont tué, non. C'est pas quand son ver est devenu monstrueux, visqueux.

C'est ce soudain silence du monde.

Sa façon de cesser de partager son merveilleux secret, sa vibration, sa radiation avec moi.

Le soleil ne brillait plus pour moi.

Il me regardait avec l'indifférence de son gros œil implacable.

J'ai compris que j'allais mourir un jour.

C'est tombé sur moi, comme la foudre de Papa.

Je pouvais pas échapper à cette évidence qui m'a déchiré l'âme en deux.

Quitte à mourir, je m'étais dit qu'il fallait autant choisir le moment et le comment.

J'hésitais. Je tergiversais intérieurement.

Je pensais : je pourrais me jeter d'un arbre, me noyer, m'empaler sur les pics d'une église, regarder le soleil jusqu'à brûler, éclater mes os en morceaux et finir comme les os de seiches sur le sable, avaler des coquillages irisés, me jeter en vélo sous une voiture, boire de l'eau de mer jusqu'à éclater et me noyer de l'intérieur, m'étendre au soleil comme les étoiles de mer que je fais sécher sur le rebord

pierreux du barbecue, pour les venger, histoire de faire d'une pierre deux coups, d'expier ma faute.

Mais j'avais pas vraiment eu le temps d'échafauder mon suicide.

Le dernier jour des vacances, on est allés à la plage.

Le lendemain, on repartait pour Paris.

Y avait un truc qui ne m'allait plus dans l'allure du monde. Je sentais plus le fil d'or qui me reliait à lui.

— Va donc te baigner, c'est la dernière fois que tu peux le faire cette année ! elle a dit, Maman.

J'ai marché lentement vers la mer, tout seul, avec les yeux de Maman qui me suivaient distraitement.

Je suis entré doucement dans l'eau glacée. L'écume me léchait les pieds. L'eau était tellement froide que mes muscles se sont crispés et que j'ai commencé à grelotter dans l'eau. La tête me tournait. J'aimais bien avoir l'impression que j'allais m'évanouir. C'est comme un engourdissement de la pensée. Je m'oubliais un peu. Y avait mon eczéma qui me grattait très fort dans l'eau salée. Mais avec le froid, je commençais à plus rien sentir. J'ai sauté dans l'eau directement, parce que j'adorais cette façon d'être saisi d'un coup. Je me suis laissé flotter sur le dos. J'ai plus vraiment regardé à quelle vitesse je m'éloignais du rivage. J'avais décidé que je reviendrais plus jamais. J'ai laissé mon corps dériver sur l'eau, se faire secouer par les vagues, perdre pied. Je me suis concentré très fort pour visualiser et sentir mes jambes se ressouder, l'espace entre mes doigts. Je connaissais les vertus de l'eau salée. De la mer qui lave tout.

J'ai bu la tasse.

Une. Puis deux. Trois.

Les rouleaux des vagues sont passés sur moi. La mer me réclamait. J'avais envie de lui donner ce qu'elle voulait.

En regardant mes membres, j'ai vu que mes jambes redevenaient ce qu'elles devaient redevenir. Entre mes doigts, des sortes d'éventails de peau visqueuse ont commencé à se former, comme des palmes. Je voyais dans l'eau aussi clairement que sur terre.

Les petites crevettes grises et translucides formaient des cohortes autour de moi. Les étoiles de mer se ruaient sur mon corps pour le couvrir, embrassant mon torse, courant sur mes bras. Y avait même des crabes qui faisaient claquer leurs pinces sur le sable en me voyant voler au-dessus d'eux pour me saluer, me dire bienvenue à la maison. Les méduses, elles se la jouaient lanternes, zeppelins des mers.

Tout ce petit monde m'accueillait et j'étais bien.

Voilà comment je suis devenu une sirène.

Plus rien d'autre comptait.

Je pouvais partir tranquille.

Après, c'est assez flou.

Mon corps s'est gorgé d'eau comme une éponge et je pensais plus vraiment.

Je crois que j'étais comme l'océan : à la fois bloc uni et infinité de petites gouttes.

Je voyais ce spectacle de vie du dessus et c'était bien.

On m'a ramené sur le sable bien sec et couché devant tout le monde. Puis, une bouche s'est collée à la mienne. Ça m'a rappelé celle de Calou. J'aurais voulu les repousser tous, mais j'étais parfaitement incapable de bouger. C'était drôle de les voir tous affairés autour de moi. Ça me rappelait mes dérives dans l'invisible. Ces histoires dont j'étais toujours le héros. Mais mon esprit était déjà sorti de mon corps.

Je voyais tout : les grandes forêts de pins, les liserés de sable

chaud et la mer bleue et verte qui venait la manger, c'était génial. Je me suis mis à voler de plus en plus loin de moi-même. Dans les confins de la ville, jusqu'aux marais salants, juste au-dessus de la maison de pêcheur dans laquelle on venait de passer nos vacances. Tout était clair. Vif. Je ne savais rien mais je comprenais tout.

Zéphyr, petit courant d'air dans le grand vent. Zéphyr, libre et solitaire. Zéphyr... Fiou. Plus rien que le bruit du vent.

Là, je me suis mis à voler, voler très haut.

Y avait plus rien pour me retenir. Tout était beau vu d'en haut.

J'étais plus qu'une petite goutte.

Plus que moi.

J'étais tout.

Je les voyais tous, tout petits, et y avait plus rien d'autre qui comptait pour moi que de rayonner au-dessus de la terre. Mais j'avais comme des genres de coups dans l'esprit. Je m'échappais de mon corps puis j'y redescendais, comme ça, plein de fois, comme sur un trampoline. Et la sensation de cette bouche qui revenait sur la mienne, des mains appuyant sur mon torse... Ça me faisait perdre de l'altitude. Ça me faisait retomber dans mon corps. J'avais envie de crier : laissez-moi m'envoler !

J'ai essayé de m'accrocher comme je pouvais aux nuages mais tout le monde sait qu'ils sont insaisissables. Y a l'air qui recommençait à traverser mon corps... La vie qui battait à nouveau dans mes circuits.

D'un coup, j'ai recraché toute l'eau que j'avais bue.

C'est là qu'ils m'ont ramené à la terre.

Papa, il pleurait au-dessus de moi. Ça faisait bizarre. Il a poussé tout le monde en ayant l'air énervé et il m'a pris dans ses bras. C'est lui qui m'avait sauvé. Mais quand il a posé ses yeux sur moi, y avait plus de colère à l'intérieur. J'ai jamais senti autant d'amour qu'à ce

moment. Le soleil me grillait les yeux. Je voyais rien. Mais je sentais ses bras se resserrer autour de moi, la chaleur du grand crâneur haut dans le ciel qui faisait pleuvoir ses rayons dorés sur nous et nous prenait, lui aussi, dans ses bras.

Tous les deux, on était bien. Pour la première fois.

— Mon petit Quasimodo, mon hibou, ma petite chouette...

Il est devenu tout doux. Y avait comme de la guimauve qui coulait de sa bouche sans s'arrêter comme les machines de la foire du Trône. Ça me faisait bizarre. Du coup, moi aussi, je suis devenu tout liquide. Je m'en suis voulu. Et je m'adressais à lui dans ma tête : *pardon Papa, j'essaierai plus de te faire mourir par la pensée, je te provoquerai plus jamais de navécé.* L'air rentrait dans mes poumons à fond. J'avais l'impression d'avoir jamais été aussi vivant.

Tout le monde était content que je sois pas mort.

Sur le moment, même si j'étais déçu de pas avoir réussi à me fondre dans la mer ni de m'être accroché aux nuages, j'étais heureux d'être revenu pour voir ça.

Papa, il pleurait encore jusqu'au soir. Comme si toute l'eau de la mer, elle était rentrée en lui.

Ça faisait bizarre de voir une larme au bout de son gros nez. Il est venu me voir dans ma chambre et il m'a dit : « Coucou, mon petit hibou... » Je crois qu'il savait pour Calou, la malédiction de la pierre, tout ça. J'ai cru qu'il allait m'engueuler, mais à la place il a posé sa main sur ma tête et il m'a dit que j'étais gentil. J'ai pas compris, mais c'était agréable alors je l'ai laissé faire. Je m'en suis voulu.

En fait, je crois que je le préfère dragon mon Papa. Il a pas trop l'âme d'une fontaine.

Depuis, je cherche des dizaines d'occasions pour le mettre en

colère. Au début, ça marchait pas trop. Il coulait sur tout. Il me pardonnait. Mais quand j'ai cassé le grand miroir du salon, là, ça l'a comme réveillé.

Il m'a foutu une de ces roustes.

J'étais content de le retrouver.

Je le dirai à Maman et Papa pour Calou, mais plus tard, quand ils seront assez forts pour le comprendre. (Je l'ai dit qu'à la psychologue, mais je lui ai dit de faire attention.)

Parce que, vous savez, les adultes, c'est fragile. Ils se cabrent pour tout alors qu'il suffit de glisser, de jeter son regard vers les hauteurs pour s'échapper. C'est un truc qu'ils ont oublié. Un savoir qu'ils n'ont plus.

Moi, j'oublierai pas.

Jamais.

Ce jour-là, on a quitté la plage et on est rentrés à la maison. J'ai eu un long regard pour la grosse couette océanique qui avait bu mon âme.

Dès qu'on est arrivés à la location, on m'a passé sous la douche pour enlever tout le sable. Maman m'a enduit de crème pour faire disparaître mes écailles.

Le jour suivant, on est rentrés à Paris. Je parlais plus tellement. Papa a même dit à Maman que je remuais plus comme avant. C'est là qu'on a commencé à voir la psychologue.

Depuis, on est pas encore retournés dans notre chez nous de la mer. Maman dit qu'on n'ira pas aux prochaines vacances.

Qu'on doit changer d'endroit.

Voir autre chose.

Que c'est mieux pour moi.

Qu'il faut voir des choses différentes.

Oublier.

Pendant un rendez-vous de famille, après avoir beaucoup discuté de Calou, la psychologue a parlé de résilience. Un mot d'adultes, le genre de mots qui convoque aucune image. Puis, elle a dit à mes parents que j'étais plus fort que ce qu'ils croyaient. Que tout irait bien. Je voyais bien que Papa et Maman, ils comprenaient rien, mais ils ont acquiescé comme des gamins.

Pendant des mois, Maman m'a badigeonné avec ses crèmes.

Mes plaques se sont résorbées jusqu'à disparaître. C'est comme si j'avais jamais été un enfant de la mer. Comme si c'était un truc qu'il fallait gommer à tout prix. J'ai compris qu'elle avait pas envie que je puisse m'enfuir dans l'immensité parce qu'elle serait trop triste sans moi. Elle risquerait de s'ennuyer sans un corps à remplir et à badigeonner.

Moi, je reste pour eux.

Parce que je les aime.

Et je m'en fiche pas mal si parfois, ils ont l'air de pas m'aimer.

Moi, je les aime tellement que ça me remplit.

N'empêche que j'avais quand même envie de pleurer en touchant ma peau toute douce.

Mais je me suis raisonné : j'aurais aucune utilité de mes nageoires sans la mer à côté.

Un jour, peut-être, quand Papa et Maman auront plus besoin de moi et qu'ils seront assez mûrs pour plus me prendre comme béquille et donner un sens à leurs vies, je rejoindrai mon océan.

Si c'est encore possible.

Un soir où la mer me montait aux yeux, j'ai quand même dit à Maman :

— J'ai envie de partir là-bas.

— On n'ira pas, Zéphyr. On n'ira plus.

— On y retournera plus jamais ?

— Tu pourras y retourner, toi. Quand tu seras grand. Nous, on ne peut plus.

Elle a pas menti, Maman. Du coup, moi, depuis, j'attends.

Y a plus qu'une chose qui m'obsède maintenant : grandir, devenir adulte pour pouvoir y retourner, si c'est ce qu'il faut.

J'ai retrouvé mon boulot d'enfant de la ville : l'école, la cité, la famille.

Mais il y a ce truc qui est aussi arrivé il y a quelques jours...

Hier, j'ai secoué mon sexe.

C'est lui qu'avait commencé. Il se levait tout seul sous les draps. Je cherche pas forcément à ce que ça vienne. Mais ça vient beaucoup en ce moment.

C'est un truc qui prend possession de moi et contre lequel je peux pas lutter.

Un genre d'énergie invisible qui se répand partout dans mon corps depuis mon cerveau. Depuis mon sexe...

Mon sexe, c'est fou ce qu'il a changé. C'est très bizarre. Je me mets devant le miroir et je le regarde. Il me paraît disproportionné face à mon petit corps. Comme s'il avait grandi avant le reste. Puis des fois, pendant que je regarde, halluciné, ma silhouette dans le long miroir, y a sa voix qui siffle dans mes oreilles. Je crois vraiment l'entendre. Je sais que c'est pas possible. Que même le vent peut plus me murmurer de choses. Mais dans la confusion de la nuit, dans les lumières factices et les feux d'artifice que le demi-sommeil rend possibles, je crois l'entendre...

Peut-être que les morts et les absents, ils ont la possibilité de s'exprimer sur la limite du jour et de la nuit, à des heures précises,

sur ces vagues dans le fil du temps.

Peut-être que les morts peuvent prendre possession des vivants pendant leur sommeil.

Alors, mes mains parcourent mon propre corps, elles me fouillent de partout, elles cherchent, elles glissent, elles se nourrissent de chaque pore de ma peau. Elles cherchent à me boire tout entier avant de se porter sur mon sexe passé du bois tendre au béton armé. Et c'est lui qui parle à travers moi, dans la paralysie glaçante de mon sommeil.

C'est bien, moussaillon, continue comme ça. Tu es mon petit marin d'eau douce... Regarde, il faut prendre ta main et l'enserrer comme dans un étou... Tu fais ça bien. Très bien...

Ma main obéit. La nuit, il est le seul maître à bord. Je suis embarqué sur une rivière rouge sang qui défile, défile... Tout pulse de manière sourde, mais profonde. Et moi, moi, j'aime qu'il revienne me hanter. Et j'ai honte. Et j'étouffe de penser ça.

Mais je peux pas m'en empêcher.

Y a le mort qui se sert du vivant.

Celui qu'on ne voit plus et dont on doit plus dire le nom qui se fait passer pour moi.

Et je me secoue jusqu'à exploser. C'est fort. Ça me pique les yeux. Mon cœur tambourine. Ça court partout dans mon corps. Je déborde. C'est la première fois. Je me répands hors de moi-même. Est-ce que je m'échappe de mon corps ? Est-ce que je meurs ? Cette sensation nouvelle me fait sortir de ma transe. Je regarde en direction de mon sexe qui se la joue pierre levée, cette blancheur qui s'écoule sur mon ventre.

C'est la première fois.

La vision de la bite de Calou m'est venue.

Superposée au réel flou.

Calquée sur la mienne, triomphante et dégoulinante.
Le sirop de sel.
La liqueur saline.
La marque de la fin de mon règne.
Peut-être que c'est ce que les filles ressentent quand elles saignent.
Ce sentiment de défaite.
J'ai su à cet instant.
J'ai su que plus rien ne pouvait me sauver.
J'étais devenu ce qui me faisait le plus peur.
Ça y était.
Devenir un homme : entrer dans l'antichambre de la mort.
Je me souviens de m'être dit : qu'est-ce que je suis censé faire maintenant ?
Est-ce que mes seuls ravissements auront cette couleur ?
Est-ce que mon seul plaisir maintenant sera de recracher toute l'écume que j'ai bue jusqu'à la fin de moi ?

L'autre jour, dans un élan d'espoir, j'ai été prendre le gros sel dans le cagibi et j'ai rempli la baignoire avec le pot entier. Comme ça. Juste pour vérifier.

Je me suis dit qu'en restant assez longtemps dans l'eau salée, il allait bien arriver le moment où mes écailles allaient se mettre à sortir, les nageoires à me pousser entre les doigts et le long des cuisses.

Mais il s'est rien passé.
J'ai eu l'intime conviction qu'il se passerait plus jamais rien.
J'avais juste la peau des mains fripée, ondulée comme une tôle transparente.

C'est drôle, mais plus le temps passe, plus je comprends des choses.

Comme si mon esprit était une fleur en pleine éclosion.

J'ai changé de classe.

Et y a des trucs que je sais maintenant.

Je sais que je suis pas vraiment le monstre qu'ils disent.

Même si je suis tout cabossé.

Je suis même le contraire.

Je sais que j'ai plus les pouvoirs que j'avais autrefois quand je me pensais tueur de monstres, le plus fort de tous, capable de les détruire rien que par la pensée.

J'ai appris que je pouvais plus provoquer d'AVC (c'est comme ça qu'on dit, en vrai) ni faire mourir les gens sur commande.

Que ça, c'était un privilège de l'enfance.

Je sais aussi un truc.

C'est que c'est bizarre les souvenirs. C'est malléable, comme du chewing-gum ; ça se tord, ça s'étire, ça se déforme. Ça continue sa vie dans les coulisses de nos esprits. Ça se déconstruit pour se remboîter différemment pendant toute la vie.

Ça n'existe que dans la perpétuelle métamorphose.

Comme moi.

J'ai fait une découverte terrible qui a changé mon rapport au monde.

Les monstres n'ont pas toujours de grandes dents affûtées prêtes à vous déchiqeter. Ils ne marchent pas de manière inquiétante dans des décors enfumés. Leurs silhouettes ne se découpent pas toujours sous la forme d'une ombre qui danse. Ils n'ont pas de rugueuses écailles en guise de peau, pas d'épine dorsale surmontée de pointes, pas d'affreux sourires métalliques.

Ils ne prennent pas tous le soin de s'annoncer ou de livrer leur nom. Leurs traits ne sont pas nécessairement acérés et le blanc de

leurs yeux n'est pas marbré de sang.

Ils n'ont pas forcément le regard perçant mais l'ont parfois obombré d'une douleur secrète, plus souterraine. Certains ont même, dans le fond des pupilles, comme des mondes de velours, des éclats d'or, des pépites de sucre d'orge, des étangs de miel qu'on voudrait boire à tout prix. Leurs bouches ne sont pas délinées de traits rouge sang, leurs faces ne sont pas ornées de peintures guerrières.

Leur monstruosité, ils la portent dans le secret de leurs cœurs atrophiés, ces chambres capitonnées. Un cœur qui tient comme une feuille à la branche d'un arbre.

Non, les monstres n'ont pas de cosmétique particulière.

C'est là la difficulté, toute la perfidie du monde adulte : toute la peine qu'on a à les reconnaître rend l'exercice ardu.

Dans le même temps, c'est aussi ce qui donne tout son sel à l'arpentement de l'existence.

On ne sait jamais bien sur qui on va tomber.

Il faut toujours être sur ses gardes.

Pire : certains monstres prennent des allures d'ange.

Je sais que Calou il avait pas tellement le droit de me montrer ces choses-là.

Qu'il m'a fait connaître un savoir secret dont je pourrai plus jamais me débarrasser.

Qu'il a réveillé mon corps et que c'était sans doute trop tôt.

Par contre, je comprends pas pourquoi Maman et Papa en ont fait toute une histoire.

Mais ce que j'aime, c'est la façon dont ils sont avec moi depuis que y a plus le secret.

On dirait qu'ils me voient enfin.

Des fois, je les surprends à me regarder, et ils ont l'air triste, puis

ils me sourient, mais leurs yeux sont toujours un peu vides. Dans le fond.

J'aimerais juste leur dire qu'il faut plus s'inquiéter parce que y a plein de trucs à savoir.

Moi, j'ai été air, terre, mer, avec l'immensité devant moi.

Lui, il peut plus rien faire que me regarder vivre, vibrer, voler.

Et même si je suis bientôt plus un enfant, même si je suis bientôt plus air, terre et mer, j'oublierai pas.

J'oublierai rien.

J'écrirai tout pour ne rien oublier.

Pour rendre mon âme visible, tangible, avant qu'elle se délite.

Pour que ça existe quelque part.

J'écrirai un livre.

Un livre qui s'appellera *Le Voyage de Zéphyr*, ou *J'ai été une statue d'or*, ou encore *Le Jour où je suis devenu adulte*, *Les Mémoires d'un triton déchu*, *Loin du ciel*, ou quelque chose comme ça.

Un truc classe.

Un truc très beau, quand j'aurai les mots.

Y aura pas forcément tous les mots du dictionnaire dedans, mais ça sera quand même une jolie histoire.

Y aura tout de moi dans un livre relié qu'on ouvrira comme une fenêtre ouvrant vers le dedans, ou une porte donnant sur le ciel.

Oui, un jour, je connaîtrai tous les mots du dictionnaire, je choisirai ceux dans lesquels je résonne, et là, j'aurai le monde entier.

Je tisserai des toiles de mots et les autres seront obligés de voir mon monde. Pour l'heure, je les garde à portée, tout en bas de l'étagère.

Munitions de papier.

Et quand j'aurai pénétré tous les mots, je dirai tout ce qui est beau, tout ce qui est sale.

Les monstres auront peur de moi, ils me fuiront, car les monstres fuient la lumière et les mots jettent de la lumière sur tout. J'aurai qu'à les pointer du doigt en disant « monstre ! » pour qu'ils explosent et se désintègrent en un tas de poussière. Ou bien je les transformerai en pierre et j'irai danser sur leur tombe comme un vrai petit diable.

En attendant, ce que je peux faire, c'est danser dans la lumière pour conjurer l'ombre de toutes mes forces.

Danser, jouer et rire.

Jeter mon esprit dans les ramures des arbres.

Exposer mon corps à tous les vents.

Aller me noyer dans la mer pour renaître à l'infini...

Quand je pourrai.

M'expulser dans un ciel parfait en souvenir des jours vidés de toute idée de temps.

Si j'en ai encore le goût...

Sinon...

Je me retirerais dans ma mer intérieure.

J'apprendrais à danser avec les monstres de nuit. Je me perdrais dans mes débordements salés.

Mais j'oublierais pas de convoquer le garçon qui dort au fond de moi pour surveiller l'homme qui arrive.

Sans cesser de faire ce travail d'aller-retour. De regarder dans le rétroviseur. Avancer avec un petit miroir dans la main.

Pour jouer avec la lumière.

Pour en garder un peu dans les pays d'ombres que je m'apprête à traverser.

Pour ne pas oublier.

Et puis, pour ce qui est de mes nageoires...

On verra plus tard.

Deuxième chapitre

Le Voyage de Zéphyr

Il y a des choses qu'on ne devrait pas dire.

Encore moins écrire.

Cependant, il est une autre loi : tout ce qui demeure dans l'arène de l'indicible est précisément ce qui est à écrire.

Des choses, du genre : demain, j'irai tuer un homme.

(OK, je ne le tuerai probablement pas demain, peut-être après-demain, ou le jour d'après encore. Ce que je veux dire, c'est que j'ai décidé d'entamer mon voyage.)

C'est pas facile, quand on n'a jamais eu une âme de tueur. Je n'ai jamais eu la haine dans le sang. Rien qu'un cri de l'âme, un filament de vie joyeux qui m'attirait sans cesse au-dehors de mon enveloppe charnelle.

J'étais cerf-volant de moi-même.

Moi, la seule chose que j'ai jamais tuée, c'est le temps.

J'étais un attrapeur de rêves. J'en avais même à revendre, du temps et des rêves.

J'étais le temps. Je foisonnais de songes.

C'était hier ; c'était il y a longtemps.

On dit aussi que les monstres engendrent les monstres.

Certains adages demandent, crient à la vérification.

Tu vois, j'ai décidé de ne plus être le monstre minuscule décrié par mes pairs, juste le Monstre tout court, une fois que j'en aurai fini avec toi.

Il y a de la promotion dans l'air.

À partir de maintenant, je m'adresse à toi.

Parce que tu es ma mire et que je n'aurai de cesse de te parler tant que je ne t'aurai pas atteint, d'une façon ou d'une autre.

Je t'ai enfermé dans une geôle de ma mémoire où tu résidais bien au chaud. Je crois que tu y étais bien.

J'attendais juste le bon moment.

Je t'ai oublié de dix à dix-neuf ans. Baisser de rideau sur ce petit accident de parcours. Mon innocence cherchait à assurer sa survivance.

À la maison, hormis cette année-là, nous n'en avons plus jamais parlé. Mes parents croient peut-être que je t'ai oublié. Je ne peux que louer leur innocence. Sans doute aussi mon corps attendait-il d'atteindre sa pleine puissance, la maximisation de sa force physique pour t'affronter, et mon esprit ses armes. Seulement voilà, j'ai passé mon enfance à fomenter ton assassinat. En silencieux d'abord. Dans le théâtre d'ombres de mon inconscient, dans des rêves sans gravité. Puis, dans le ring moelleux de mon imagination où je pouvais te faire subir mille tortures.

Tout s'est réveillé il y a quelques mois, quand mon désir m'a poussé vers des hommes de ton âge.

Il faudrait être idiot pour y voir le concours du hasard. Peu à peu, ton visage a réémergé des limbes où il était enfermé. Le vert en feu de tes yeux s'est mis à me regarder fixement dans le noir comme il l'avait fait pendant un temps. Âtre émeraude qui me statufiait.

Mes goûts me dégoûtent. Mais qu'y puis-je ?

La forme du désir s'incarne dans des versions plus ou moins ressemblantes de toi. J'y vais toujours le cœur battant, le dégoût et la nausée chevillés aux tripes. Cette aliénation, cette célébration continuelle de ce que tu fus me tue.

Je sens qu'il y a là quelque chose de l'ordre de l'irrésolu.

Mes goûts me dégoûtent. Mais qu'y puis-je ?

J'y peux. J'y peux...

J'ai décidé que tu étais la clef de ce vilain maléfice.

Bientôt, je serai libéré des porcs de ton espèce.

Je briserai l'idole-sortilège.

Je tomberai amoureux d'un garçon qui m'aime et que j'aime et il ne sera plus question d'être la petite chose, de honte et d'asymétrie.

Un jour, mon amant sera un reflet de moi, et nos corps nivelés seront taillés l'un pour l'autre.

J'ai toujours rêvé d'un grand voyage.

Les voyages, c'est la vie qui recommence. Tout le temps. À chaque seconde. Parce qu'on ne sait jamais ce qui va se passer pendant un voyage.

Moi, je voudrais mourir dans un train, sur un voilier, dans une voiture à toit ouvrant. C'est devenu mon obsession. Les adultes n'aiment pas vraiment penser à la mort.

Moi, depuis un moment, je pense qu'à ça, alors qu'avant, je savais même pas que ça existait.

L'entre-deux a du bon. Mon adolescence est à son crépuscule ; j'ai encore ce rapport privilégié avec la mort.

Voilà pourquoi tout me dit que c'est le moment idéal pour te la donner.

Je ne suis plus enfant. Demain, je ne serai plus un adolescent. Je

serai qu'un adulte de rien du tout.

Il me faut vite agir avant d'atteindre ce pays d'aveugles et sourds de tous leurs sens, ses niveaux de gris où tout se vaut.

Je défends quiconque, surtout toi, de m'étiqueter, de me marquer du sceau de la proie.

J'abhorre les victimes. Les discours geignards. Les peines étirables. Les doléances élastiques.

Mon voyage en est la preuve : je suis le prédateur qui vient te déloger du confort de ton terrier.

Je suis l'Indien qui s'en vient te brûler la peau, te peler comme un lapin, liquider le vieux sac de rides que tu es devenu.

Pisses-tu déjà au lit, ou la question est-elle encore en suspens ? Moi, je me suis souvent liquéfié en rêvant de toi. Je perdais mes limites ; je devenais flaque. Dans mes cauchemars de croque-mitaine au visage masqué, t'est-il une surprise que ta face souriante se dissimulait en fait sous la capuche ?

Comment oser un jour te pardonner ?

Tu m'as rendu sensible au charme des serpents. Bouffeur de couronne. Grignoteur d'enfance.

Avec toi, mon éternité d'or a pris fin.

Le train avale les kilomètres et me rapproche peu à peu de toi, de ton corps vieillissant.

A-t-il toujours ce même parfum acidulé et profond de vertes forêts ?

C'est con, les questions qu'on se pose dans ces moments-là.

J'ai retourné les situations, élaboré des plans, ordonné des comètes, cherché des alignements de planètes. J'ourdis ma vengeance depuis des millénaires dans ma tête. J'ai décidé que la fin de l'été serait

propice à ton enterrement. L'été sera indien ou ne sera pas. J'en sortirai couvert de lauriers. Ton périgée sera mon couronnement. Mon apogée ton effondrement. J'aime la configuration de nos trajectoires inverses.

Est-il possible que tu ne me reconnaises pas ?

Il faut dire que les années ont filé. Que les opérations ont changé mon visage. Les chirurgiens m'ont donné un minois digne de ce nom. Je me trouve même assez mignon. Je n'ai plus ces petites dents acérées de salamandre qui m'ont valu bien des surnoms à l'ère terrible du collège. J'ai un beau sourire de porcelaine, sublime et régulière façade, barrière contre les autres que j'utilise jusqu'à l'usure.

Mon sourire est mon arme.

Mon bouclier contre les invectives.

Un miroir.

Un ressort tendu qui leur revient dans la face.

Le train est mon allié et mon ennemi.

J'ignore au juste ce que je ferai face à toi.

Je n'ai qu'une fenêtre de tir limitée : le temps d'un week-end.

J'aime cette idée que tout peut arriver.

J'ai prévu de descendre à l'hôtel, une vieille bâtisse des années trente. À cette saison, j'y serai quasiment seul. Mon projet requiert une solennelle solitude.

Bien sûr, j'ai pris quelques précautions afin de m'éviter tout déplacement inutile. Ton nom dans les annuaires en ligne. Ton adresse, toujours la même. Il y avait bien un numéro de téléphone, mais je me suis refusé à céder à la curiosité d'entendre ta voix. J'ai eu peur que cela me dégoupille complètement. Je voulais t'appréhender de toutes les façons possibles, apprécier toutes tes

dimensions en une seule fois.

Être sûr qu'elles me fassent forte impression, histoire d'être galvanisé.

Vulcanisé.

J'ai bon espoir qu'à ta vue, ma rage jaillira, décuplera, fusera au point de perdre le contrôle.

Me voilà déjà arrivé à la gare. Ils sont incroyables, ces trains et leurs chemins en trous de ver galactiques.

Je n'ai pas vu le temps filer, tant j'ai pensé aux façons que j'aurais de t'aborder.

Le reste est simple : me rendre à ton adresse, attendre.

Je suis comme sur des rails.

Je descends et hume l'air qui autrefois m'emplissait d'étoiles et de joie. Mon pied touche la sainte terre.

Mais la lumière est aux abonnées absentes. La ville est un piège de bruite et de brouillard. Un tourbillon d'écume et de gris. Le ciel crache sur tout. Hier, celui-ci me portait ; aujourd'hui, il se moque de moi. Qui aurait cru que j'y serais revenu un jour ? Tes exactions m'ont coupé de terre et mer d'enfance. Tu m'as volé mon paradis. Si j'ai perdu l'océan, le sable, les forêts de pins, les hautes herbes, les dunes et les jours sans fin, c'est à toi que je le dois.

Ça aussi, c'est écrit sur ton ardoise. Tu m'es débiteur et l'heure des comptes a sonné.

Je ne prends même pas la peine de passer à l'hôtel que j'ai réservé.

La hâte tourbillonne dans mes viscères.

J'ai tout juste le temps de me rendre compte de la désertification de mon Éden. Sur la côte, rien que des devantures moules-frites, barbecues, pizzas, enseignes de camping sur des kilomètres et des kilomètres de ligne droite. Hors du temps estival, ces royaumes de

la bouffe et du fun font l'effet d'un désert.

J'aime beaucoup la morte-saison qui sera le décor de ta fin. Tout me semble raccord. Tous ces établissements fermés distillent en moi l'impression d'une ville fantôme.

La cité balnéaire débarrassée de l'effervescence de ses doryphores révèle son vrai visage : un grand parc désaffecté, à l'image de mon enfance.

Je n'ai pas de temps à perdre.

Me voilà posté devant chez toi. Il ne me reste qu'à attendre.

Je suis un pêcheur. La ligne de mon regard s'active lorsque la porte de ta maison s'ouvre. C'est formidable comme les heures passent vite lorsqu'on a de la haine à moudre. Caché derrière le coin d'un mur, je te suis du regard pour finir par emboîter tes pas. Tu as vieilli. C'était prévisible. Ta démarche n'est plus aussi enjouée que dans mes souvenirs. Casquette vissée sur le crâne, tu traînes ta carcasse sur cette rivière de bitume et les mouettes huent ton passage.

Tu ne les entends pas ?

Je ne te lâche pas, pas du regard, pas une seconde, j'ai trop peur que tu ne t'évanouisses dans l'air. De perdre ta trace. J'ai attendu ça des années. Tu arrives devant une petite rue piétonne ponctuée de quelques rares commerces, la plupart clos.

Tu salues ce que j'imagine être tes voisins. Des connaissances, peut-être. Je me souviens que tu étais assez solitaire. Avais-tu seulement d'autres amis que mes parents, des amis par intérim, côtoyés plus qu'un mois par an ?

Je m'assois sur un banc sur la petite esplanade, à quelques dizaines de mètres.

Je suis stupéfait, presque tremblant.

C'est mon avenir qui se joue.

C'est aussi le tien.

Et toi, tu es là, dans ta petite vie, au bord de la mer à exister comme si c'était normal que tu puisses bouger, parler, voir, humer l'air frais et mouillé du matin, aller chercher ton journal, prendre tes cigarettes, voler dans l'odeur des viennoiseries sorties du four au milieu des bonjours et des regards froissés. Mon ancien paradis est ton décor quotidien, un théâtre de vieilles habitudes là où il était celui de mon émerveillement perpétuel.

Tu vois comme tu salis et dénatures tout ?

Ta vie éclairée aux néons dans le tabac-presse du coin, dans l'odeur neuve des encres, du tabac froid et le silence contrit et chargé du matin.

Tu sors. Il faut que je te capte à tout prix. C'est une question de vie ou de mort. Par chance, tu balaies les alentours.

Regard hameçon. Vois-tu comme je cherche à t'amener à moi ? À ta sortie de l'établissement, je tire quelques menus sourires, l'air de rien. Ton regard me croise. Il ne me lâchera plus. Tu tournes la tête plusieurs fois. Je te parle dans ma tête.

Bouh ! Je suis le fantôme des étés passés.

J'ai soudain peur : me reconnais-tu ? Je ne cille pas, assis sur le banc de marbre blanc. Je m'imagine le cul posé sur ta pierre tombale. Je me dis que si c'était le cas, tu trouverais le moyen d'en jouir. Cette pensée me fait enrager. Un air froncé parcourt mon visage.

Mon regard-aimant semble produire son effet. Il ne se détourne pas. Je t'ai ferré. Sous son effet, tu sembles empêtré dans des sables mouvants. Tu tergiverses. Tu hésites. Tu attends un moment avant de me sourire aussi timidement que moi. Au cas où. Tu m'as l'air

si rompu aux mœurs légères de la grande ville. Voir et attraper. Appâter et consommer. Te voilà tout en détours, en ralentissements, en regards coulants. Tu fais le tour de la place, des rondes autour de moi qui suis fixe et ne te lâche pas, avec juste ce qu'il faut de sourires.

Imperceptibles.

Je t'attire à moi.

Le fil est mince, ma volonté de fer.

L'air de rien, tu viens t'asseoir près de moi en secouant ton journal. C'est presque trop facile. Je commence à croire que tu n'attendais que d'être attrapé.

Tu me souris un peu plus franchement avant de poser ton séant flapi. Après avoir fait mine de feuilleter tes papiers, tu plonges dans mon regard qui ne s'est toujours pas détourné.

— Bonjour...

Bonjour. Tu oses me dire bonjour ? Tu penses qu'aujourd'hui peut être un bon jour ? Sais-tu à quel point de tous les jours terrestres que j'ai traversés, celui-ci est hors concours ?

— Bonjour.

— Fait pas chaud, ce matin...

— Non.

— Ça donne envie de rester sous la couette.

Tu attaques direct, en bon dalleux. Je te reconnais bien là. Pas de doute : c'est bien toi. Le même regard qui serpente. Les mots qui glissent toujours vers les mêmes fanges.

Je joue ton jeu.

— Vous allez vous recoucher en rentrant chez vous..., suggéré-je.

— Oui, sûrement.

— Vous n’avez rien à faire aujourd’hui ?

Je fais l’âne pour avoir du son. Je relance avant même que tu m’aies répondu.

— Vous ne travaillez plus ?

— À la retraite. Ça fait un moment, maintenant. Tu... Tu aimes les hommes à la retraite ? me glisses-tu avec un regard qui me donne une envie de te trouer la peau.

Je ne rebondis pas. J’ai appris à être prince de glace.

Je remercie tous mes ennemis mortels pour cela.

En attendant, je te donne ce que tu aimes, ce qui te fait suer, mouiller, éjaculer ; tout ce qui excite ta liquidité.

— C’est ce que je préfère.

Tu savoures ma sortie.

Je demande :

— Vous faisiez quoi ?

— J’étais saunier. Je travaillais dans les marais. Tu as peut-être déjà goûté au sel que j’ai récolté...

Ça, oui.

— Pas trop dur ?

Tu fais un geste de la main pour dire non, l’air de balayer cette conversation. Étrangement, tu ne saisis pas cette perche, cette pente qui aurait pu t’entraîner à la plus gratuite grivoiserie.

Tu es curieux.

— Comment tu t’appelles ?

— C’est vraiment important ?

Tu ris. Tu as l’air béat, conquis.

Tu minaudes presque, ou au moins, autant que tu peux avec ce qu’il te reste. Dents en moins, sourire estropié, traits bancals, teint approximatif. De curieux cratères criblent ton visage. Tu ressembles à ces bustes antiques attaqués par des micro-organismes

lithophages. Mais toi et moi savons combien tu es fait de chair.

C'est même ta principale faiblesse.

Ainsi, je me demande quel genre de parasite est à l'œuvre sur ta gueule piquetée. La culpabilité ? C'est un beau rêve...

— Non. C'est juste par curiosité. Tu es seul ici ? Tu es en vacances ? Non, pas à cette période...

— Si. Je suis seul et en vacances.

— C'est rare, en ce mois-ci. Il n'y a pas grand monde en dehors de l'été.

— On a eu de la chance de se croiser, alors.

Je souffle sur tes braises.

Je peux déjà voir tes couilles incandescentes briller dans ton caleçon. Leur lumière parcourt tous tes centres nerveux et respandit jusque dans ton regard.

— Tu loges à l'hôtel ?

— Oui.

— C'est triste d'être seul ici, dans la ville sans activités, sans soleil...

— Je compte bien rencontrer des gens.

Tu accuses le coup en souriant et renchéris.

— Tu sais, c'est cher l'hôtel, ici. Je peux te loger si tu veux. Tu restes combien de temps ?

— Rien qu'un week-end.

— J'ai une chambre disponible. Ça ne me pose pas de problème.

— C'est très gentil.

Inespéré, même.

Tout s'imbrique si parfaitement. Destin, je te soupçonne d'être à l'œuvre dans cette mécanique parfaitement huilée. Cela me rassure. Cela signifie que quoi qu'il arrive, tout aura été pensé, voulu, fait comme écrit dans le Grand Livre.

Je fais mine d'y trouver à redire :

— Mais, vous n'avez pas de femme, pas d'enfants ?

— Pas de femme. Pas d'enfant. Tout seul. Tranquille.

Tes fils se seraient-ils évaporés ? Ou peut-être ont-ils fui très loin de toi. Mon cœur bat à tout rompre. Je me lève d'un coup et te signifie mon départ.

Un sursaut.

— J'ai des choses à faire, aujourd'hui.

— Bien. Tu n'auras qu'à prendre tes affaires à l'hôtel et les amener à la maison, ce soir. Je t'invite à manger. Tu pourras sans doute te faire rembourser.

— On fait comme ça.

Tu jouis par anticipation. Ta paluche gonflée vient me malaxer l'épaule alors que ton regard se plante dans le mien. Pénétration visuelle.

— J'habite au 32 de la rue qui est perpendiculaire, la première, là-bas, tu vois ?

— C'est noté.

J'essaie de contenir mon trouble. Tu dois me prendre pour un tapin. Mais l'idée ne doit pas te déranger outre mesure, puisque tu ne dis rien. Tu ajustes ta casquette. Celle que tu portes pour cacher ta calvitie. Une couronne de cheveux t'auréole de lauriers bizarres.

Mais de quel royaume perdu es-tu le souverain ?

— Alors... tu viendras, hein ?

Déjà, tu me supplies. La vie est bien trop bonne avec moi.

— Oui, je viendrai chez vous, ce soir.

J'insiste sur l'incise, la virgule, le *ce soir* glissant, tout en sifflantes.

C'est toi qui souris. Je te sens déjà bander dans ton slip usé. Est-ce que tu y arrives encore seul ou des molécules-béquilles sont-elles

à l'œuvre pour que tu ériges ton Achille ? Comme j'aimerais que ta sexualité soit pharmacodépendante. Que tu sois éclopé dans ton vice.

— Tu peux me dire tu.

Je peux dire : je te tue ?

Ça doit pas t'arriver souvent ça, qu'un petit jeune vienne se prendre, de lui-même, dans tes filets. Un papillon captif volontaire. Ou peut-être que si, pendant les jours d'or, lorsque les vacanciers envahissent la côte, quand les corps se dénudent et que les garçons volent dans les rues à demi nus, façon étoiles filantes ? L'été doit être une véritable fête pour toi. Une gigantesque tombola, une grande kermesse prometteuse de douceurs, une pluie de fruits verts. Tu n'as qu'à tendre les bras, ouvrir tes mains calleuses, mon Calou.

Gamins, châteaux de sable, baignades, agitations et sucettes dans le noir.

Maintenant, je me demande...

Elle est comment, ta queue ? Est-ce qu'elle a pris des rides, ou est-elle restée douce comme c'est l'usage à cet endroit ? Il y en a beaucoup, des douces menottes, qui sont venues s'y poser ? Étais-je le seul ou il y en a eu d'autres ? Non, ne me dis rien.

Je préfère ne pas savoir.

Pas plus que je ne désire connaître la raison de tes exactions.

Je sais par avance que toi et ta face qui dégouline échouerez à me répondre.

Oserai-je seulement poser la question ? Pourquoi ? Pourquoi ? Je sais pourquoi. Parce que tu es soumis à tes instincts, en proie à des goûts plus que condamnables. Parce que tu es le jouet de tes substances endogènes. Parce que ta masculinité dévoyée te tient en laisse. Que te demander encore ? Pourquoi moi ? Cela supposerait que j'aurais préféré que cela arrive à un ou une autre

que moi. Crois-tu seulement que j'en supporterais seulement l'idée ? Impensable.

La vraie question, la seule qui vaille, c'est celle-là : qu'est-ce que je vais faire de ce que tu m'as fait ?

Je n'ai qu'elle d'horizon.

Que vais-je faire de ce moi à qui il est arrivé ça ?

Comment le façonner ?

Égoïstement, de manière tordue, j'aime l'idée d'être l'unique à qui tu as réservé pareil traitement. Ainsi, j'ai le sentiment que ma vengeance m'appartient totalement. Cette idée me fait jouir par anticipation.

Je suis le soldat noir qui vient te signifier ta fin de règne.

Le ninja anonyme qui se confond au vent.

Je suis si pressé de voir ta gueule s'éclairer, ou plutôt, s'assombrir, quand je te livrerai mon nom.

Je parie sur ton évaporation pure et simple. Façon statue de sel pulvérisée par les réminiscences que j'évoquerai avec toi.

Rassure-moi, tu n'as pas un Alzheimer précoce ?

Ça m'embêterait de devoir me rappeler pour deux. Mais si c'est le cas, sache que je me remémorerai pour toi, enflure.

— T'es sûr, tu viens, hein ?

Tu insistes.

— Sûr.

Peut-être affecteras-tu de ne te souvenir de rien me concernant ? J'ai toujours préféré le silence aux mots convenus.

Peut-être même me confondras-tu avec une autre de tes proies ? Pourtant, tu étais amoureux de moi. N'étaient-ce pas tes propres mots ? Que je le veuille ou non, tu as été la première personne à m'avouer son amour.

Un amour tordu et illicite.

Tu prends la peine de préciser :

— Tu sais, j'ai pas vraiment d'argent...

— Qui parle d'argent ?

Tu crois sans doute que tout s'achète ou se rachète ?

Il y a des choses qu'on ne peut payer qu'avec son sang et ses larmes.

Je te laisse sans un mot de plus, un peu groggy et encombré de toi-même.

Ma journée consiste à errer dans les poussières et les fumées de la ville.

Des tornades de pluie se conjuguent aux embruns ordonnés par le vent qui fouette les vitrines.

On dirait que tous les chagrins du monde viennent se répandre ici.

Le soir s'empare de la ville trempée comme une soupe. Le ciel en pleure de me savoir ici.

L'heure vient de passer à table. Les choses se déroulent très naturellement. J'entre, je pose mes affaires. C'est un peu chez moi, ici. Quand j'arrive, tout est déjà prêt. Tu me traites comme un petit prince. Fais-moi penser à te remercier. On a rarement vu une victime dérouler le tapis rouge à son bourreau.

Immédiatement, l'odeur de renfermé et d'humidité me happe.

Une fulgurance me saisit.

C'est donc là que tu vas crever. Dans ce terrarium. Avec cette vue. Papier peint années quatre-vingt, lambris défraîchi. Éclairage lugubre, odeur de vieux meubles. Relents de tabac et boules à mites.

Je te suis si reconnaissant d'avoir tout laissé dans son jus. Des

souvenirs, des sensations réémergent.

Tu me fais là un cadeau inestimable.

Tu te mets à tousser. Une fois, puis deux, puis au carré. Ta face rougeoit. Tu ne vas quand même pas mourir tout de suite ?

— Un verre d'eau ? te proposé-je, secourable.

— Non... C'est rien... J'ai l'habitude. C'est mon pote, le crabe.

Tu te souviens aussi des petits crabes qu'on pêchait à marée basse ?

— Le crabe ?

— Cancer. Le poumon.

J'habite le silence.

Des couleurs dansent dans mon esprit. Je devrais danser la conga, mais non. J'intellectualise. J'accueille avec une inattendue tristesse cette nouvelle. Ta maladie devient la mienne. Non, c'est encore trop beau pour toi. Tu ne vas pas t'en tirer comme ça, lâche ! Je ne veux pas que tu partes tout de suite. Je te prévois un million de fins.

J'essaie de me calmer. Je tente de me figurer la situation. J'ai enfin une image nette. Ça lutte dans ton corps. Des masses s'accroissent, bataillent pour leur survie, tout ça dans ta coulisse. Tu es un champ de batailles microscopiques. J'adore le concept. La guerre dans ton corps. Comme celle que tu as créée dans le mien. Tu as eu une sacrée bonne idée de développer ton cancer.

Toi aussi, tu es l'hôte d'îlots parasites dans ta propre chair. Comme ce désir bizarre que j'ai pour toi. Insoluble. Irrésolu. Cette excroissance que je n'accepterai jamais tout à fait.

C'est le syndrome de Stockholm, tu crois ?

Car à chaque fois que j'ai éteint la lumière depuis des mois, c'était ton corps et ta volonté qui s'imprimaient en moi.

Faut-il que je sois tordu pour m'imaginer des choses pareilles ?

— Un classique, dis-je, l'air de m'en fichier.

Certains volcans gerbent des coulées de givre.

Ma colère imbuée est noire, rouge, verte ; elle colonise toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, tous les pans de ma vie. Brute et sans vernis. Mais je sais prendre des airs de lac placide. J'attends le bon moment. Je crois te l'avoir déjà dit.

Ta misère me ferait rire si elle était suffisante. Rien ne sera assez pour te punir. Pas même ta solitude ni la désertion de tes fils. Pas même mon ami ton cancer. Pas même ta gueule burinée. Il paraît que l'iode fait des ravages. Ou peut-être que le vice transsude, exsude de tous tes pores et te corrode, à petit feu.

Je m'installe face à toi à table, espérant que les nuages de miasmes que tu as dispersés dans la pièce ne m'atteignent pas trop vite.

— Bon, on attaque le repas ?

Je te fixe quand tu plonges dans ton assiette avant de faire corps avec le décor. La vaisselle dépareillée, les couverts usés, la toile cirée décolorée. La sinistrose est de rigueur. Je suis tombé dans une faille spatiotemporelle. Rien ici n'a bougé. C'en est saisissant. Il est donc possible d'arrêter le temps ?

Je sais surtout qu'il est impossible que tu ne te souviennes pas alors que tout ici te rappelle les jours passés. Leur poids fait même ployer des pans de papier peint. De honte d'avoir abrité ces glissements, ta maison s'enroule sur elle-même.

La preuve est formelle.

Je jette un œil au paquet de gitanes sur le bar carrelé.

— Vous fumez quand même ?

Tu te retournes et vois ce que je regarde.

— On n'a qu'une vie.

Pauvre larve sans volonté.

Mon mépris pour toi n'a jamais été aussi paroxystique.

Mais tu as raison, je ne m'opposerai pas à ton tabagisme. J'aime que tu continues à t'intoxiquer lentement. Que le poison se diffuse jour après jour dans ton sang. Rien ne saurait me faire plus plaisir que d'imaginer tes cellules muter, se transformer, s'agglutiner dans ce grand magma ignoble qui te compose.

Va, va vers la mort en courant si ça te chante.

Mais ne cours pas trop vite : j'ai quelques affaires à régler avec toi.

Laisse-moi concourir à ta disparition programmée.

Jeter ma pierre sur l'édifice de ton corps en ruine.

— Tu en veux une ?

Tu me tends tes clopes.

— Non.

— J'aime bien fumer. Surtout quand je me fais sucer...

Tu m'en diras tant.

Faut-il que je reste transi devant tant de subtilité ? Cracher sa fumée et gicler ses volutes, c'est le nec plus ultra.

Love-toi bien dans tes souvenirs... Car cela ne t'arrivera plus jamais.

Je prévois mille sévices : des coups de bambou sur tes volumes désertés, des volées de bois vert sur ta chair flapie, un forage en bonne et due forme de tes orifices à la tige de rose, surmontée de ses épines, en sus.

Je pourrais tout aussi bien prendre le couteau posé sur le bord de ton assiette encore couvert de bleu d'Auvergne, la pourriture à la pourriture — j'aime le juste retour des choses —, mais je ne suis pas certain de goûter ni d'assumer la vue du sang. Tu risquerais de me salir à nouveau. Et c'est tout sauf souhaitable.

Tout ce que je sais, c'est que je veux que tu regardes droit dans

l'abîme de mes cieux assombris. Toi, le générateur de ténèbres.

Je suis venu rompre ton ermitage, animer ton veuvage, sonner l'hallali, occire ton vice et ton ennui pour de bon.

J'ai déchu par ta faute et je ne le supporte pas.

Si tes mains n'avaient pas rencontré mon corps, je serais encore à flotter dans l'éternité de mes joies dorées, à baigner dans l'éclat de mes jours mordorés. Tu m'as coupé de mon destin. Rendu sensible, réceptif aux formes des hommes gâtés. Y a-t-il un remède à ces élans réflexes que tu as appris à mon écorce charnelle ? Ce courant résiduel est-il destiné à perdurer dans mes circuits ? À exister à mes dépens, en filigrane sous le maillage de ma peau ?

Le dîner passe. Tu engouffres plus que tu ne manges, glouton que tu es. Au dessert, tu nous refais une fausse alerte.

Je t'observe.

Tu renâcles. Tu tousses entre deux taffes. Un vrai drogué.

J'imagine facilement, au bruit, tes tuyaux pleins de glaires, ton aorte encombrée de graisse jaune et luisante comme du beurre. Tu cumules, mon pote, tu cumules. Et ça ne te suffit pas. Tu en redemandes. Il faut croire que je suis venu pour rien. Tu te charges tellement bien de toi-même. Tu tires sur ta clope. Le bruit de la fumée qu'on aspire et remontant dans la tige de papier est un délice pour mes oreilles. Il sonne comme ta fin. En attendant, je continue à m'imaginer toutes tes bruyantes sécrétions. Tes gluantes expectorations. Leur épaisseur, leur viscosité, leur couleur même.

Si tu pouvais, si tu pouvais seulement t'étouffer devant moi, tomber à mes genoux, et moi, si je pouvais avoir le luxe de te regarder crever, les yeux dans les yeux, et ne rien faire.

Ce délit d'assistance à ta détresse. Le crime parfait.

Au final, ce serait peut-être le meilleur qui puisse arriver.

Je sais bien qu'il y a peu de chances, mais ça ne coûte rien de le suggérer, le souffler à l'univers.

À la place, tu craches dans le lavabo avant d'actionner le robinet pour chasser la petite huître sanglante que tu viens de rendre à l'océan.

Moi aussi, j'aimerais retourner à l'océan. Tu te souviens, comme tu aimais à me faire flotter dans l'eau, le contact de mon corps sur ton corps ?

Comment aurais-je pu me douter que tu étais la pieuvre aux mille bras chargée de me livrer aux fonds ténébreux ?

Cela dit, il y a aussi le gros cendrier massif qui me fait de l'œil.

Son vert d'eau passé m'hypnotise et me file la nausée. Ou peut-être que c'est la vue de la nourriture que tu enfournes dans ta bouche. Les filets de salive qui s'étirent dans ta gueule ouverte.

Tu es le loup de mon enfance. Sournois rappel.

Il suffirait que je saisisse cette masse de verre et que je frappe ton crâne, là où peuvent aujourd'hui allégrement se poser les diptères. Nul doute que cette nudité nouvelle, cette auréole curieuse me facilitera la tâche. La blessure sera immédiate. Sans intermédiaire.

Je sais ce que me disent tes yeux de serpent. Tu crois que je temporise. Que je cherche des chemins détournés pour retarder le moment capital, mais il n'en est rien. J'aime bien faire le tour de la question. Cette question qu'est ton existence larvaire. Ce mystère adressé à la vie. Ne crois pas que je n'ai pas les couilles d'aller au bout de mon projet. J'aime soupeser. Considérer toutes les éventualités. Je ne tuerai qu'une fois. Je veux que cela soit grandiose. Je risque l'enfermement pour toi. Me priver du ciel rien que pour ta trogne. Tu comprends. Il me faut prendre mon temps. Tu ignores ce dont je suis capable. On change, en dix ans.

Les enfances solaires laissent souvent place à des abîmes de frustrations, d'insondables abysses, de lancinants cris d'encore, d'infinis déserts.

Les enfances souillées plus encore.

Je ne sais pas encore comment je me débarrasserai de toi, mais tout vient à point à qui sait pourfendre.

Il me faut trouver l'art et la manière. La beauté du geste.

Et après, quand j'aurai agi et que tu ne seras plus, les lombrics se chargeront de finir le travail. Car la terre entière est avec moi et me soutient dans ce projet de destruction. Tu ne peux pas lutter contre la marche que j'ai organisée contre toi. Le vivant et ses cohortes de soldats m'accompagnent.

Je propulserai tes rides au rang de sillon de terre, foutu détourneur d'étoiles, fouilleur de chairs naïves.

Il y a comme un goût d'infini dans tes manigances d'antan. Tant de questions laissées au temps.

Aurais-tu été jusqu'au bout ? Comment t'y serais-tu pris ? Pour sûr que tu y allais progressivement.

Aurais-tu au moins attendu que je sois pubère pour t'atteler à me pénétrer ?

C'est l'heure de regarder la télé. Tu aimes ça, la télé, hein ?

Nous nous installons devant l'écran, sur la même portion de canapé. Tu ne parles pas trop. Ta cuisse frôle la mienne. Je replie mes jambes en tailleur, le dos calé par des coussins d'un autre âge pour t'éviter. Comme il me plaît de te tester. Je fais mine de ne pas comprendre ton manège usé.

Au bout de quarante minutes à me lancer des regards désespérés, tu réalises que je n'entamerai pas les festivités.

Tu décides de grimper.

— Bon, eh ben, je vais me coucher. La chambre d'ami est déjà prête. Y a tout ce qu'il faut.

Tu as l'air vaincu.

— D'accord.

Tu montes l'escalier, le dos courbé, les couilles lourdes.

Attendras-tu d'atteindre ta chambre avant de te pignoler, ou est-ce déjà en cours dans le tournant de l'escalier ? Je veux jouer avec toi. Je laisse le temps creuser ta faim. La nuit aiguise ton instinct de chasseur. Oui, j'attends que minuit passe. J'ai des fourmis dans le ventre, des éclairs au bout des doigts, comme ceux qu'on jette parfois en frottant ses menottes très vite sous les couvertures en laine. Tu connais ça...

J'aimerais te surprendre dans ton sommeil, là où tu venais me chercher.

J'éteins toutes les lumières du rez-de-chaussée. La partie commence et elle demande des conditions.

T-shirt, boxer, je gravis les marches pleines et lourdes.

Je suis prêt au combat.

Cette fois, c'est moi le croque-mitaine, le loup qui se faufile et harcèle.

Je continue mon ascension, quatre à quatre. Je traverse le couloir et fais face à la porte interdite.

Permutation sublime mille fois rêvée : je me faufile dans ta chambre, sur la pointe des pieds. Je pourrais prendre le coussin et t'étouffer dans ton sommeil comme le porc que tu es. Ta dernière vision : le noir ; ce même noir que je devenais lorsque tes mains venaient courir sur moi jusque dans le fond de mon lit. Ma vigueur est supérieure à la tienne. Et je compte sur l'effet de surprise. Tes forces déclinantes me sont alliées.

Tu es une petite chose, après tout.

J'adore cette idée que les rôles s'inversent.

Les circonstances me sont toutes favorables. Je joue à être toi. Mes mains s'acheminent, te sondent, descendent vers ton sexe, le centre de ta masculinité. Ton épicentre. Le foyer de ton esclavage.

Je sais que tu ne dors pas.

— Je croyais que tu n'allais pas venir... Je commençais à me dire que je m'étais fait des idées...

Tu m'attendais donc.

Tu goûtes aux petites comédies ?

Je vais t'en jouer une que tu ne seras pas près d'oublier. Je t'astique gentiment.

— Chut, t'ordonné-je.

Tu te laisses faire. Tu as un corps de dauphin, lisse, moite, un peu gonflé. Surtout le ventre.

— Tout va bien...

Je t'observe de tous mes yeux. Je peux te voir, même dans le noir.

Tous mes sens alertés sont saturés de toi. De ta présence. De ton aura. De ton odeur. Tu sens la vieillesse. Des réflexes de charognard me gagnent.

J'aime que tu ignores tout de moi. J'aimerais te livrer le secret, mais pas tout de suite. Il faut que je signe mon entrée en matière. Que je ménage mes effets.

Que te dire qui fasse sur toi forte impression ?

Je suis un robot ultraperfectionné envoyé pour abrégé ta vie. Capturer ton souffle. T'inviter à la mort. *The undertaker*, comme ils disent de l'autre côté de la mer. Celui qui te conduira en dessous. En dessous de tout. En dessous de la lumière viride. Des pierres silencieuses. De la mer en couverture d'écume. Tous ces amis intimes qui me parlaient sans cesse et me considéraient comme un

des leurs et pour ce que j'étais : une pièce du vivant.

Je me loge dans un long delirium où il est question de vider tes entrailles comme celles des poissons. Te rappelles-tu les parties de pêche ? Je me souviens des après-midi sur le déclin où tu sortais par miracle un, deux, trois poissons-chats de la rivière verte où le feuillage des arbres pleuvait. Leurs bouches en O, la douce asphyxie qui me fascinait. Comme si cela ne suffisait pas, tu sortais parfois un canif et te plaisais à effiler la peau de leurs ventres visqueux, de haut en bas.

Est-il un secret pour l'univers que je te rêve poisson-chat ?

Le noir a de drôles d'effets.

J'ai le sentiment de passer de l'autre côté du rideau velouté, celui de mes cauchemars.

Et, comme dans mes cauchemars, quelque chose que je nommerai l'instinct me fait entrer dans tes draps.

Je suis agi, spectateur de moi-même.

Couché dans ton lit, le visage face à ton sexe, je viens me crucifier.

A-t-il fallu braver cette barrière infinie des kilomètres, ces espaces-temps et celles de nos corps pour finir par te faire plaisir encore ? Le trouble que tu as distillé en moi infuse comme un poison. Tu vois ?

Pour autant, je sens que les choses se déploient exactement comme elles le doivent. Je suis à la fois en roue libre et dirigé par une main inconnue, invisible.

Je m'applique, comme si tu étais la plus douce chose au monde. Il faut toujours finir ce qu'on a commencé. En te faisant partie de moi, je me berce de pensées salutaires. Je pense aux mots enjôleurs que tu chanteras aux feuilles d'automne... Je veux être le témoin de ta décrépitude. Observateur de tes ratatinements. Inspecteur

de tes rétrécissements. Chantre de ta dessiccation. Pour bien faire, il faudrait que je m'installe ici. Que je te guette dans tes trajets quotidiens. Cela demande du temps. Beaucoup de temps. Une patience que je n'ai pas.

Il me faut quelque chose de fort.

Une combustion.

Y a-t-il moyen de te faire rétrécir rapidement ?

— Viens sur moi.

Je t'ignore complètement, mais je m'exécute.

Et il est là, le clou du voyage.

Totem des totems.

Ton sexe entre mes mains.

Je pourrais bien le trancher.

C'est vrai : qui t'assure que je ne dispose pas, caché sur le côté, d'un brillant scalpel prêt à te propulser vers l'autre sexe ?

Et la fascination me saisit : les élans de mon corps me trahissent. Comme un réflexe. Tout chez moi veut s'en emparer, s'en saisir, l'appréhender, cet objet sombre qui se tient fier et ignore tout des souffrances. Flèche dessinée pour le plaisir. Cracheur d'engeance. Volcan têtue, vomissant la liqueur en héritage.

Mais toi, tu ne craches plus que dans le vide.

En parlant de ton engeance, tes fils, où sont-ils ?

Tes mains gantées de ténèbres ont-elles été la cause de leur éloignement ? Victor et Réjean vivent-ils encore dans la ville, ou ont-ils creusé les distances ?

Est-ce qu'à eux aussi tu réservais les mêmes contondantes douceurs ?

Je ne le saurai jamais.

Je ne viens solder que le contentieux entre toi et moi.

Les abus devraient nous faire rester des enfants pour toujours.

Comprends, il ne faut jamais grandir dans pareil cas : les enfants ne sont couverts que de crevasses étoilées, de plaies emplies de paillettes. Rien ne les atteint vraiment. C'est sur le seuil de l'âge adulte qu'on prend toute la mesure et l'horreur de tes malices. On se découvre des chancres purulents. Des cratères aux teintes sanguines. Des ecchymoses secrètes dans l'âme.

Ton mal est à effet retard. À libération prolongée. Il atteint son apogée sitôt que les choses deviennent sérieuses et que la vie véritable commence.

Tout le monde sait : l'irruption de la sexualité signe la fin de l'enfance.

Tu as signé ma fin.

Il est normal que tu paies.

Je te regarde. L'intensité. L'électricité. Tu es à mille lieues de penser à ça. Non. Tu es bien trop dans le présent. Je crois que c'est une caractéristique des porcs de ton espèce. Tu ne te projettes pas. Tu vis l'impulsion du moment. Soumis aux courants électriques qui déferlent dans ta caboche grasseuse.

Je grimpe sur ton corps glabre. Mes fesses viennent se poser sur ton sexe. Je laisse tes mains courir sur mon corps. J'ai envie de crier : *et là, tu ne me reconnais pas ?* Je me retiens de te foutre des coups. Ça pulse en moi si fort que je ferme les yeux. Comme tu ne rates rien du spectacle, tu souffles dans mon cou et me dis :

— Tu as envie ?

Je n'arrive pas à t'arrêter. Pire. Je ne veux pas t'arrêter. Tes caresses me sont agréables. Mon corps me trahit. Encore. Je veux

me les réapproprier, ces mains du noir. Apprendre à apprécier leurs danses bourrées sur ma peau. Le sang afflue dans ma queue qui se déploie. J'en frémis. C'est un réflexe. Le petit Zéphyr qui a peur. Mes dents claquent lâchement. C'est le bruit de mes fondations qui tremblent.

Chant d'osselets et de petites pierres dans mes mains joueuses.

— T'as froid ?

— Non.

Toi, tu n'en peux plus. Tu tâtes, fouilles, pinces et malaxes. Mais c'est moi qui le veux. Moi qui te le permets.

Je sais comment te mettre à terre. Ton corps semble bien frêle. Les années t'ont asséché, à part ce ventre gonflé à l'hélium. Ou c'est peut-être le sel. Je t'imaginai souvent en silhouette hyaline, émaillée de transparence et de grisaille. Je te détruisais d'un coup de pied comme un vulgaire château de sable. Je te rêve encore transformé en statue de sel.

Sais-tu que ce serait normalement le sort à m'être réservé pour avoir regardé en arrière et être revenu sur tes terres ?

Je suis sur le point de commettre l'impensable.

Je me saisis de ta queue et la porte à l'orée de mes intimes fondations. Là où la lumière s'éteint. Sans réfléchir, sans tressaillir, je viens goûter l'arme du crime. Fendre mes propres chairs.

Je suis venu mourir un peu.

En vérité, je t'incorpore pour mieux t'occire. Ce qui ne me tue pas... Tu connais la suite.

Tu halètes, incapable, paralysé ; cette douceur te transit si fort. Moi, je laisse le pal couler tout entier en moi.

Je sais que les sacrifices ont provoqué toutes sortes de miracles et de transformations.

J'imprime les mouvements. Tu restes parfaitement immobile, fidèle à mes ordres. Que je ne te surprenne pas à osciller du bassin ou je resserre l'étreinte de mon anneau sur ta queue pour une section en règle. Pourquoi seuls les vagins auraient-ils le luxe d'être dentés ?

— Non. Tu ne bouges pas. C'est moi qui bouge. C'est moi qui vais te baiser. Tu bouges pas, t'as compris ?

Tu ne trouves rien à redire. Tes yeux verts s'allument instantanément. Deux feux qui deviennent phosphorescents. On fera ça dans le noir. C'est une sorte d'hommage.

Tu es un pauvre animal coincé dans ma chair. Plus je t'y fais avancer, plus tu te perds.

Je me retiens de cracher sur ta vieille gueule rognée. Tu ne te privas pas pour crachoter dans mon cou. Tu tousses à en faire pulser un peu plus ton sexe dans mes moites cavernes. Il ne faudrait pas longtemps pour te faire décoller.

Oui, je suis sur le point de te perdre, mais je tiens bon, alternant les à-coups et les lenteurs. C'est une danse macabre.

Anarchique.

Primale.

À force de bascules, je me sens vaciller.

J'ai envie de t'expulser à la va-vite.

De te chier. Ni plus ni moins.

C'est bien de ça qu'il est question. Je te sens sur le point de m'injecter tes galaxies, cadavre ambulante.

Crache, crache, pendant que tu le peux encore.

Bientôt, tu te videras de tes liquides et la terre accueillera tes coulures. Mais tu ne cracheras pas en moi. Hors de question. Je connais la corrosivité de tes liqueurs. Ton moellon me travaille ;

mais c'est moi qui t'enserme façon constrictor. Je veux bien t'y autoriser, mais c'est moi qui choisirai le moment. En attendant, je retarde l'échéance.

Je me tue insidieusement avec ton corps. Je te chevauche, tu ne sais plus comment tu t'appelles. Ruisselant et sans patrie, tu abandonnes tout à ton désir comme tu l'as toujours fait. Je compte bien t'épuiser. Te prendre à ton propre jeu. Te vider de ta substance. T'offrir un dernier kif mortel.

Comme il serait bienvenu que ton cœur lâche à cet instant. Je te fouille de toutes mes mains, comme tu le faisais sur mon corps en miniature. Même dans le noir et malgré moi, tout se rejoue à l'infini. Mais après cela, c'en sera fini des mains du noir, des fantômes issus de toi, des invisibles peloteurs dans mes paralysies nocturnes.

Je jouis de ton corps presque mort. Tu souffles comme un bœuf. Je conduis la charrue de ta petite mort, ne rêvant que de la véritable, celle qui t'enverra *ad patres*.

Je te sens venir.

Je suis prêt à te donner les quelques coups de reins qui nous libéreront de cet accouplement mortifère.

Écartèlement.

Éclatement.

Point de non-retour.

Trou noir et galaxies.

Râle expulsé dans le vide sidéral.

Giclées de soie abîmée.

C'est finalement et contre toute attente en moi que tu meurs.

Je suis ton tombeau.

Mes chairs se referment sur les tiennes. Sens comme je t'enserme et te dévore.

Quelques secondes de flottement, et je t'expulse d'une poussée salubre.

J'accouche de toi, monstre abîmé, étron vivant, glaire à vague forme humaine.

Regarde comme je suis beau, enfin excisé de toi. Tes glus se répandent en dehors de moi. Je te rends tes fruits dans un bruit qui me rappelle des mucosités.

Spouik.

Je suis vidé de toi.

Tout est déjà fini.

Tu ne dis rien.

C'est le moment d'après. Religieux. Sacré. Tous les hommes savent ça. On retombe en soi-même. On se décante lentement comme une boule à neige.

Je t'enjambe et vais me nettoyer. Machinalement, j'entre dans les toilettes qui ont toujours la même lumière violette. Elle donne à ma peau des allures de plante toxique, de champignon vénéneux, de grenouille hallucinogène. Tu crèveras bientôt d'avoir passé ta langue avide sur mon épiderme.

Ça ne fera pas un pli.

Je me torche sèchement et évacue les restes de toi dans le trou des chiottes.

Je tire.

Toi aussi, tu t'en vas rejoindre l'océan ; toi et tes têtards aussi morts que toi.

Tu seras goémon en décomposition.

Sans un regard pour toi, je me rhabille. Ton regard me suit.

— Tu fais quoi ? Tu t'en vas ?

Je ne te considère plus. Tu es déjà mort. Rien n'entrave mon habillement.

Je t'abandonne à tes suées, recouvert de nous.

Le reste n'est que brouillard.

Je pars dans la nuit sans te le dire, en laissant la porte béante. Quoi, tu ne sais pas que je suis un courant d'air ? Je passe la nuit et le petit matin à déambuler dans la ville. Je décide d'avancer mon départ. Ma mission ici est terminée.

J'ai pu avoir une place dans le train de cet après-midi.

Tout, pourvu que je quitte ce cimetière balayé par les flots.

Ellipse. Les heures s'enfilent dans le hall de gare.

Je repense à tout ça.

L'étrangeté me serre dans ses bras.

Le vide me berce.

Enfin, le train arrive à quai. Il décélère. Ses grands yeux hagards balaient la brume et jettent sur moi des cônes de lumière. Cette chenille mécanique dissipe la grisaille. Je grimperai dans son ventre et elle me ramènera au pays des vivants.

Mon pays d'enfance est désormais une tombe à ciel ouvert.

Le voilà à quai. Les portes s'ouvrent. J'entre dans ma capsule de ferraille et de verre et m'installe côté fenêtre.

Attendant le départ, je te vois de l'autre côté de la rue. Tu réajustes ta casquette, petite chose, statuette de poussière, et me cherches du regard.

Tu me captés et me fais un signe de la main, incrédule, mort-vivant que tu es.

Tu vois, c'est rien du tout, de ton monde au mien. Suivre les

rails. Ce qui nous sépare : des lignes, des sinuosités et un peu de temps.

C'est aussi incommensurable.

Bientôt, une dimension nouvelle se logera entre nos corps.

La scission fondamentale entre ce qui respire et désire, et ce qui expire et gît.

Pense à ne pas me donner de nouvelles quand tu seras de l'autre côté de la lumière.

J'ai baisé ton corps mort et ça ne m'a pas tué.

J'ai survécu à ton sexe.

Sois tranquille : je garderai ces heures glissantes pour moi.

Personne ne comprendrait le sens de ma démarche. Tu m'imagines raconter ça ?

Rencontrer le monstre de son enfance et s'y offrir. Plonger dans sa gueule ouverte. La vérité gît là, timide dans mes mains : j'ai joui de toi et non l'inverse. Tu avais plusieurs coups d'avance. Tu me devais bien ça. Garde précieusement le souvenir de cette folle cavalcade : j'ai le sentiment que c'était ta dernière chevauchée sauvage.

Tu as été mon premier souvenir du sexe, et je serai ton dernier.

J'aime que les choses s'équilibrent.

Ceci restera mon secret.

Dans les livres, j'ai appris que les meilleures des vengeances n'étaient pas seulement les plus longues à venir, mais celles qui se produisaient dans le silence.

Celles dont l'éclat ne s'apprécie jamais mieux qu'entre soi et soi-même.

Ma seule maison désormais, ce sont les mots. Ceux que je

t'adresse tout bas. Ceux que je jetterai pour oublier tout ça.

Je pourrais peut-être devenir écrivain pour de bon ?

J'érigerais des temples autour de tout ce que j'aime, installerais des bûchers aux alentours de tout ce que je hais. J'écrirais moi. Je me déviderais dans cette nuit de papier, juste avant la nuit de l'âme. Je crierais dans le vide des mots que certains attraperont au vol, et j'aurais bien conscience qu'aucun ne me comprendra jamais.

Je serais face à un deuil de plus.

Mais je ne serais plus seul en moi, car mes maisons de papier seront partout.

Je me souviens des voyages... C'est vrai que c'est bien, les voyages. Parce que c'est la vie qui recommence. Tout le temps.

Tout est à l'identique et tout est profondément changé. Tu vois, c'est moi qui suis venu mourir sur toi, mais j'ai gagné ma bataille.

Car je ne te hais plus, informe que tu es.

Mes mots ont changé, ma vision du monde s'est ternie, mais j'ai encore l'enfance en étendard, la brillance du cœur en exergue.

Tuer, c'est vraiment trop ras des pâquerettes. Je t'aurais même rendu un fier service et je ne le désire pas.

Je préfère encore laisser ta viande passer par toutes les transformations et mutations possibles, par des couleurs et des nuances grandioses, dépeindre sans fin les rougeoiements de tes lividités cadavériques. Et alors que je t'écris cela, je ne le pense déjà plus. C'est la rengaine qui tourne dans ma tête. Le temps allié me vengera. Je sais, je sais... Mais je hais me battre contre plus faible que moi...

C'est certainement la différence fondamentale entre toi et moi.

Ma haine ne bat plus du même tambour.

Et c'est reparti de cette rage sourde qui reflue en moi que je

quitte la ville où je suis né et mort à bien des égards.

C'était le lourd paquet que j'étais venu déposer à ta porte.

Ça a ce goût-là, l'oubli, le pardon ?

Un goût de bruine et de gris, de vieux meubles et de foutre glacé ?

Je pleure sur ta flamme vacillante. Ton ersatz d'existence.

J'ai tant de peine pour toi.

Tu as pu le voir, l'expérimenter, le goûter...

Dans ma vie, je n'ai jamais rien su faire d'autre que l'amour.

C'est une chose que rien ne m'enlèvera.

Ainsi mon voyage s'achève.

Tu n'auras rien connu de la vengeance.

Tu ne sauras jamais qui je suis.

Peut-être que le vent te le soufflera un jour. Le vent qui porte mon nom. Peut-être pas.

Dans quelques mois, très bientôt, quand tu mourras, car tu mourras, je reviendrai dans ce pays bleu qui n'est plus le mien, j'irai dans le jardin des morts où règne pour toujours le soleil.

C'est que la lumière gagne à tous les coups.

Les lézards me siffleront des secrets que je serai le seul à entendre. Je regarderai la pierre qui t'enferme et je n'aurai plus rien à penser, car la mort aura suspendu ma haine comme elle suspend le temps. Et je serai vide. Et je n'aurai plus rien à haïr. Alors, je me sentirai seul et je chercherai à me remplir.

Mais je ne t'oublierai pas.

Je garderai le secret comme une pierre trouvée sur le chemin et gardée près du cœur : j'aurai transformé, transmuté mon angoisse en réalité.

Je lui aurai donné forme tangible.

Je l'aurai ingérée et recrachée.
J'aurai survécu au poison de ton corps.
Embrassé ce qui me terrifiait le plus au monde.
Je te remercie de ton concours et te salue bien bas, petite chose fragile.
Pour l'heure, je file à la vitesse TGV.
Je m'en vais chercher d'autres paradis.
La ville sans couleur t'aspire.
Tu t'émiettes dans le décor gris.
Je suis le vent qui souffle sur toi qui n'es plus qu'une brume d'homme.
Les monstres ne sont plus ce qu'ils étaient.
Tu disparaissais et je ne me suis jamais senti aussi assis ni aussi solide en moi.
La vérité est là, mise bas, à la fin de ce chapelet de mots, perles grenat roulant au bout de mes doigts...
Je suis vivant.
Plus vivant que jamais.
Et tu m'as fait plus fort que moi.

Remerciements

Gaëlle pour ses premières corrections et l'enthousiasme avec lequel elle a reçu mon texte.

Fantine pour ses corrections postées, d'avoir officié tant de fois, par passion pure, avant même d'obtenir sa qualification de correctrice diplômée.

Raphaël Wathbled, d'avoir donné (ou plutôt créé) un coquille récalcitrante, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Paracelsia Le Saigné pour sa foi en moi, sa qualité d'oreille vivante, sa poésie brumeuse où je me suis parfois retrouvé.

Et, *last but not least*, Ariane, de ne pas m'avoir perdu de vue malgré les rendez-vous manqués, pour sa douceur d'être, pour son désir de créer une place pour les livres différents et sans frontières qu'il me tarde de découvrir...

Achévé d'imprimer en janvier 2024
Par Imprimerie POISNEUF
17, parc d'activités de la Belle Alouette
56120 Josselin

Dépôt légal : février 2024

Garçon fini

